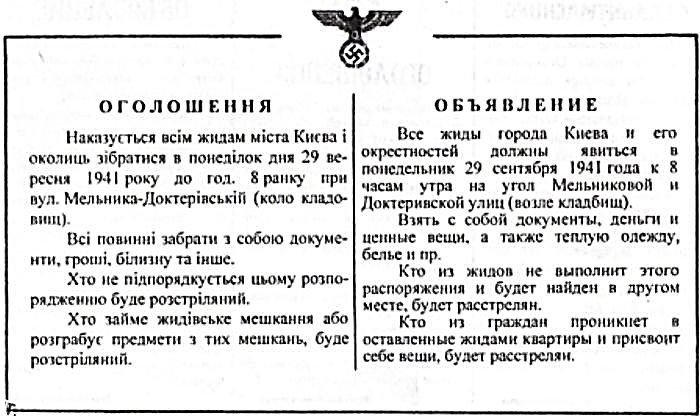
**BABI YAR**

**UN FILM DE**

**SERGEI LOZNITSA**



**BABI YAR de Sergei Loznitsa est un acte radical de bouleversement du langage cinématographique. Afin de recréer à l'écran la tragédie humanitaire qui est devenue l'un des symboles du XXe siècle, le réalisateur Sergei Loznitsa rompt avec la narration traditionnelle et abandonne le concept de "héros principal".**

**Dans son discours d'acceptation du prix Nobel, le poète Joseph Brodsky notait : "Car dans une vraie tragédie, ce n'est pas le héros qui périt, c'est le chœur". Le sujet du film est une tragédie du "chœur".**

**C'est la tragédie de millions d'Européens, qui se sont retrouvés asservis par de grandes illusions et qui ont fini par être détruits par elles. Une catastrophe pandémique que nous connaissons aujourd'hui sous le nom d'"Holocauste" a commencé par des actes individuels de barbarie et des meurtres localisés. Le film retrace les origines de la catastrophe et fait la lumière sur les premiers événements du drame, qui ont finalement conduit au point de non-retour.**



**Les 29 et 30 septembre 1941, le Sonderkommando 4a dirigé par le SS-Standartenführer Paul Blobel, assisté d'unités de la Wehrmacht et de la police auxiliaire ukrainienne, et sans aucune résistance de la part de la population locale, abattent dans le ravin de Babi Yar la quasi-totalité de la population juive restante de la ville de Kiev - 33 771 personnes.**

**SYNOPSIS**

**Été 1941. Ukraine occidentale. Le début de l'invasion allemande de l'URSS. Deux pelotons de l'Armée rouge s'affrontent dans un ravin, non loin de la ligne de front : des soldats, qui ont déjà subi le feu de l'ennemi et qui ne veulent pas sacrifier leur vie pour le pouvoir soviétique, fuient le front et tentent de persuader un peloton de nouvelles recrues de suivre leur exemple. Un commissaire communiste, désireux de forcer ses camarades à rejoindre le champ de bataille, tente de remonter le moral des troupes en abattant l'un des déserteurs, mais les soldats le mettent en pièce sur place.**

**Pendant ce temps, dans la ville de Kiev, la campagne de propagande de guerre atteint un stade de paranoïa : dans une rue sombre, pendant les heures de couvre-feu, des citoyens vigilants capturent un homme ivre qui tente d'allumer sa lampe de poche pour retrouver son chemin. L'ivrogne est emmené dans un poste de police, interrogé et condamné à mort comme traître. Alors que les Kievans prennent d'assaut le port fluvial en cherchant désespérément à monter à bord des derniers bateaux emmenant les évacués hors de la ville, une réunion d'ouvriers et de paysans est organisée au théâtre de l'Opéra. Les orateurs proclament solennellement que leur ville ne succombera jamais à l'ennemi. Dans les prisons de Kiev, les prisonniers politiques sont exécutés sans procès, dans les magasins de Kiev, les gens se battent pour les rares provisions restantes, et dans les quartiers généraux du NKVD et de l'armée, les généraux se préparent à la retraite. Ils organisent une campagne de sabotage en plaçant des explosifs dans tout le centre de la ville.**

**L'armée allemande progresse rapidement vers l'est. Les paysans ukrainiens, qui accueillent prudemment les Allemands, assistent aux premières fusillades de masse des Juifs. À Bila Tserkva, une petite ville située à 80 km de Kiev, le lieutenant-colonel Groscurth entre en conflit avec un Hauptmann du SD qui tente de déterminer le sort de plusieurs dizaines d'enfants juifs. Le personnel du Hauptmann abat toute la population juive adulte de la ville, mais refuse d'abattre les enfants, et les enferme dans une maison, gardée par un policier ukrainien. Les pleurs et les hurlements des enfants perturbent le sommeil des soldats de la Wehrmacht cantonnés à proximité... Le SD Hauptmann insiste pour que les enfants soient exécutés le plus rapidement possible, mais le lieutenant-colonel de la Wehrmacht tente de retarder la mise à mort.**

**Au fur et à mesure que la frénésie d'extermination grandit, les protagonistes de ce drame - Ukrainiens et Russes, Allemands et Juifs, citadins et campagnards, soldats et agents de sécurité, enfants et adultes - paniqués, effrayés, aveuglés par la rage et le désespoir, tous se frayent involontairement un chemin vers Babi Yar. Chaque nouvel épisode du film, qui présente un nouveau groupe de protagonistes, constitue le maillon d'une chaîne de dégradation humaine, menant au triomphe des instincts animales. Dans cette collision dramatique, des visages humains individuels disparaissent dans une foule. La foule prend la place du héros principal. "Car dans une vraie tragédie, ce n'est pas le héros qui périt, c'est le chœur". Lorsque l'idéologie l'emporte sur la raison, et que les instincts bestiaux l'emportent sur la volonté humaine, "Babi yar" est inévitable.**

**Fondé sur des faits historiques et des preuves documentaires, le film reconstitue l'un des moments clés de l'histoire européenne contemporaine et répond à la question suivante : "Comment cela a-t-il pu se produire ?". Une question qui reste aussi pertinente qu'irrésolue.**

****

**NOTE DU RÉALISATEUR**

***Quand ils enterrent une époque***

***Les psaumes funéraires ne sont pas chantés,***

***Seules des guirlandes d'orties et de chardons***

***Ornent le lieu de sépulture.***

***\*\*\****

***Et puis il émerge au printemps,***

***Un cadavre dans l'inondation vernal,***

***Un fils ne connaîtrait pas sa mère,***

***Un petit-fils, au coeur affligé*.**

***Anna Akhmatova***

**Je me souviens très bien de ce jour. C'était en mars 2002, et je travaillais à l'époque au studio du film documentaire à Saint-Pétersbourg. Je parcourais les couloirs du studio et je me suis arrêté devant la porte ouverte de la salle des archives. La pièce était sombre, et l'écran d'un téléviseur affichait des images de Leningrad assiégée. J'ai passé quatre heures devant cet écran de télévision. Puis j'ai fait une longue promenade dans la ville. J'étais en état de choc. Trois ans plus tard, en 2005, j'ai réalisé le film "Blockade".**

**L'idée m'est alors venue de réaliser un long métrage dans un style similaire. Je voulais "recréer" des images documentaires et les disposer en une certaine mosaïque, pour présenter un aperçu des événements, dont le souvenir était encore présent dans l'air autour de moi. L'automne 1941... Je savais précisément de quelle ville et de quels événements je voulais parler.**

**Les 29 et 30 septembre 1941, plus de 33 000 Juifs - pour la plupart des femmes, des enfants et des personnes âgées - ont marché du début de la matinée jusqu'à la fin de l'après-midi dans les rues de Kiev, transportant leurs biens les plus précieux et leurs réserves de nourriture et de vêtements chauds, pour être ensuite dévalisés, torturés puis assassinés par les nazis une fois arrivés à leur destination finale - le ravin de Babi Yar, à la périphérie ouest de la ville. Les Juifs de Kiev obéissaient à l'ordre, qui avait été émis par les autorités nazies la veille, mais ils n'étaient pas physiquement forcés de marcher. Aucun soldat ou policier ne les escorte vers leur Golgotha. Certaines familles sont accompagnées par des amis et des voisins non juifs, qui veulent accompagner leurs proches jusqu'aux "portes". Parmi les Juifs, certains croyaient qu'ils allaient être relogés, et d'autres savaient avec certitude qu'ils seraient tués. Pourtant, tous ont obéi à l'ordre et ont marché jusqu'à Babi Yar... Les rues étaient bordées de Kievans, curieux de voir le spectacle des Juifs quittant définitivement la ville. Certains badauds crient des injures. Même les officiers et les soldats allemands s'arrêtent pour regarder le flot incessant de Juifs se dirigeant vers Babi Yar...**

**Je suis née en 1964. J'ai grandi à Kiev, dans le quartier de Babi Yar. Je passais devant cet endroit en trolleybus presque tous les jours. Je savais très peu de choses sur ce qui s'y est passé pendant la guerre et je ne savais rien de la fusillade des Juifs. On ne parlait pas de ce sujet. Les gens avaient peur de la vérité, ils ne voulaient pas la connaître. J'ai seulement entendu des rumeurs selon lesquelles une tragédie épouvantable s'était déroulée pendant la guerre, mais je ne pensais pas grand-chose de ces "contes de fées".**

**Un autre événement terrifiant s'est produit au même endroit en mars 1961. Après la guerre, les autorités ont décidé de construire un stade sur le site funéraire, afin d'effacer les dernières traces de Babi Yar. Un barrage a été construit et le ravin a été rempli de béton. En 1961, le barrage a cédé, et un puissant flot de pulpe boueuse a recouvert les rues de la ville. Des centaines de personnes ont été enterrées vivantes sous les débris. Les autorités ont tenté de cacher cet horrible incident...**

****

**Lorsque j'ai commencé à travailler sur le scénario de "Babi Yar" à l'été 2012, j'avais à ma disposition quelques livres et documents d'archives concernant la vie de Dina Pronicheva, une femme, qui a réussi à s'échapper de Babi Yar. J'ai imaginé que Dina devait devenir l'héroïne principale de mon film. En août 2012, je suis venu à Kiev et j'ai rencontré les historiens Tatyana Evstafieva, l'auteur du livre "Babi Yar : Man, Power, History", et Dmitry Malakov. Plus je parlais aux universitaires, plus je lisais de textes, plus il m'apparaissait évident qu'un film sur Babi Yar ne pouvait pas avoir de "héros principal". Il ne peut pas non plus avoir une narration linéaire et une intrigue singulière, qui réduiraient cette histoire biblique à une histoire de "mauvais Allemands" et de "victimes désespérées".**

**Plus je découvrais les faits, plus je lisais de témoignages, plus les questions se formulaient clairement dans mon esprit, et plus je voyais les pivots de l'intrigue. J'ai dû prendre mes distances avec la représentation traditionnelle "rétrospective" de l'histoire - lorsque les événements historiques sont montrés dans une séquence linéaire et perçus comme les résultats directs des actions entreprises par leurs participants. Je voulais dérouler l'histoire comme une multitude de plans parallèles - lorsque certains événements et certains actes se produisent presque simultanément et indépendamment les uns des autres, et pourtant chacun de ces événements apparemment sans lien entre eux prédétermine l'issue.**

**Comment se fait-il que quelques jours après l'entrée triomphale des Allemands dans la capitale ukrainienne, des Kievois ordinaires aient pu donner aux nouvelles autorités nazies les listes détaillées des résidents juifs ? Comment se peut-il que des personnes âgées et des femmes avec des nouveau-nés, trop vieilles ou trop faibles pour marcher jusqu'à Babi Yar, aient été dénoncées et, dans certains cas, battues à mort par leurs voisins non juifs ? Comment se fait-il que des soldats allemands et des policiers ukrainiens (dont certains venaient tout juste de quitter les rangs de l'Armée rouge), pour la plupart des citoyens respectueux des lois, aux convictions morales élevées et aux familles aimantes, se soient acquittés de la tâche atroce de tuer des êtres humains avec une telle attitude et une telle efficacité ?**

**Dans la société soviétique et post-soviétique, l'histoire de la Seconde Guerre mondiale a fait l'objet de déformations et de falsifications idéologiques tellement gigantesques que, selon moi, la seule façon de démystifier l'histoire est de présenter les faits dépouillés de tout commentaire subjectif.**

**Mon intention est de créer une impression d'image "documentaire". Je serais heureux si, à la fin de la projection, le spectateur était en état de se demander, entre autres, où et comment le réalisateur du film a réussi à trouver des documents d'archives aussi rares... Afin d'intensifier les qualités "documentaire" et "d'archives" du film, je m'appuierai sur les moyens de montage et de conception sonore. Certains épisodes du film ressembleront à des bribes d'images d'archives et seront montés de telle manière, comme si le monteur était à court de matériel - avec un rythme décalé, des impasses visuels et des coupures. Dans certains épisodes, le son "débordera" dans des noirs, qui sépareront les scènes, comme si le monteur était à court d'images alors que la bande sonore continue de défiler. Le son du film deviendra également un facteur clé dans la création de l'image de la foule. Dans de nombreuses scènes, la vox populi - des bribes de dialogue, des sons de gens qui parlent ou qui crient - sera entendue hors champ, non synchronisée avec l'image. J'ai l'intention de donner l'impression que les événements se déroulent au moment même où ils se produisent, sous les yeux des spectateurs.**

**Ainsi, en l'absence de "héros principal", c'est la foule qui prend sa place, et devient le protagoniste du film. Je veux montrer des masses de gens en action et éprouvant des émotions puissantes : anticipation, peur, panique, joie et rage. Dans certains épisodes, on verra une image de la mort parmi les milliers de visages de la foule...**

Sergei Loznitsa



**ÉQUIPE**

**Script writer/Director:**

**Sergei Loznitsa Sergei Loznitsa was born on September 5th 1964. He grew up in Kiev (Ukraine), and in 1987 graduated from the Kiev Polytechnic with a degree in Applied Mathematics. In 1987-1991 Sergei worked as a scientist at the Kiev Institute of Cybernetics, specializing in artificial intelligence research.**

**In 1997 Loznitsa graduated from the Russian State Institute of Cinematography (VGIK) in Moscow, where he studied feature filmmaking.**

**Sergei Loznitsa has been making films since 1996, and by now he has directed 22 award-winning documentaries and 4 fiction films.**

**Loznitsa’s feature debut “MY JOY” (2010) premiered in the main competition at the Festival de Cannes, and was followed by the feature film “IN THE FOG” (2012), which was awarded FIPRESCI prize at the 65th Festival de Cannes. In 2017, Sergei Loznitsa presented his third feature “A GENTLE CREATURE” in the competition of the Festival de Cannes. In 2018, Loznitsa received the prize for Best Directing of the Un Certain Regard section of Festival de Cannes for his fourth feature film, “DONBASS”.**

**In 2013 Sergei Loznitsa founded his own film production company ATOMS & VOID and began producing documentaries independently.**

**Sergei Loznitsa’s feature-length documentary “MAIDAN” (2014), the chronicles of the Ukrainian revolution, had its world premiere at a Séance Special of Festival de Cannes. His subsequent feature length documentaries, “THE EVENT” (2015), “AUSTERLITZ” (2016), “THE TRIAL” (2018) and “STATE FUNERAL” (2019) were presented at the Special Screenings of the Venice Film Festival.**

**Sergei Loznitsa continues to work both in documentary and feature genres.**

**Selected filmography: The Train stop (2000), Blockade (2005), My joy (2010), In the fog (2012), Maidan (2014), A Gentle Creature (2017), Donbass (2018), State Funeral (2019)**

**Director of Photography:**

**Oleg Mutu was born in Chisinau (Moldova, former USSR), in 1972. In 1993 moved to Romania. Graduated from the Academy of Theatre and Film in Bucharest. Works as cinematographer and film producer. In 2007 together with Cristian Mungiu co-produced the film “4 months, 3 weeks, 2 days” which was awarded Palm D’Or in Cannes.**

**Selected filmography: “Death of Mr Lasarescu” (2005) by Cristi Puiu, “4 months, 3 weeks and 2 days” (2007) by Cristian Mungiu, “Tales from the Golden Age” (2009) by Cristian Mungiu, “My joy” (2012) by Sergei Loznitsa, “V subbotu” (2011), “My good Hans” (2015), “Parquet” (2020) by Alexander Mindadze, “Beyond the hills”(2012) by Cristian Mungiu, “In the fog” (2012), “A gentle creature” (2017), “Donbass” (2018) by Sergei Loznitsa**

**Production Designer:**

**Kirill Shuvalov was born in Perm (Russia, former USSR), in 1969. Graduated from St Petersburg Academy of Arts and Industrial Design. Kirll lives in Kiev where he works as an artist and designer. Kirill Shuvalov participated in a number of international exhibitions with his paintings, experimental films and video installations.**

**Selected filmography: “Shultes” (2008) by Bakur Bakuradze, “My joy” (2010) by Sergei Loznitsa, “Hunter” (2011) by Bakur Bakuradze, “Convoy” by Alexey Mizgirev (2012),“V subbotu” (2011), “My good Hans” (2015), “Parquet” (2020) by Alexander Mindadze “In the fog” (2012), “A gentle creature” (2017), “Donbass” (2018) by Sergei Loznitsa**

**Sound Designer:**

**Vladimir Golovnitski was born in Brest (Belorussia, former USSR) in 1956. Graduated from the Institute of Cinema Engineers in Leningrad (now known as the St Petersburg State University of Film and Television). From 1978 till 1992 Vladimir Golovnitski worked at the Belarusfilm Studios in Minsk. Since 1994 he is based in Vilnius, Lithuania, where he runs his independent sound recording studio, Gutara. Golovnitski has been closely collaborating with Sergei Loznitsa since 2003, and he has designed the sound for such documentaries by Loznitsa as Blockade (2005), Maidan (2013), Austerlitz (2016), The Trial (2018), State Funeral (2019).**

**Selected filmography: “Koridorius” (1994), “Few of us” (1996), “A casa” (1997), “Freedom” (2000), “Seven invisible men” (2005), “Eurasian” (2010) - all by Sharunas Bartas, “Simple Things” (2007), “How I ended this summer” (2010) by Alexey Popogrebsky. “Landscape” (2003), “Factory” (2004), “Artel” (2006), “Northern light” (2008), “My joy” (2010) by Sergei Loznitsa, “Living” by Vassily Sigarev (2011), “In the fog” (2012), “A gentle creature” (2016), “Donbass” (2018) by Sergei Loznitsa.**

**Costume Designer:**

**Dorota Roqueplo was born in Neuilly-sur-Seine (France). Studied costume and fashion design in Paris. One of the most experienced costume designers in Poland, Dorota Roqueplo has collaborated with Krzysztof Zanussi, Krzysztof Krauze, Lech Majewski and her filmography includes more than 40 titles. In 2011 Dorota Roqueplo was awarded the Golden Lion for the best costume design at the Polish National Film Festival.**

**Selected filmography: “Moj Nikifor” (2004), “Plac Zbawiciela” (2006) by Krzisztof Krauze, “The Mill and the Cross” (2011) by Lech Majewski, “Loving Vincent” (2017) by Dorota Kobiela & Hugh Welchman, “Corpus Cristi” (2019) by Jan Komasa, “In the fog” (2012), “A gentle creature” (2016), “Donbass” (2018) by Sergei Loznitsa.**

**VFX Designer:**

**Peter Hjorth was born in Copenhagen in 1970. Started learning the CGI craft as a 15-year-old apprentice and went on to become a VFX guru, whose magic helped to create such masterpieces of Nordic cinema as “Dancer in the Dark”, “Dogville”, “Melancholia” etc.**

**Selected filmography: “Dancer in the dark” (2000) by Lars von Trier, “Antichrist” (2009) by Lars von Trier, “Melancholia” (2011) by Lars von Trier, “Love is all you need” (2012) by Susanne Bier, “Nymphomaniac” (2013) by Lars von Trier**

****

**CONTACTS**

JBA PRODUCTION SA  
[mariannedumoulin@jbaproduction.com](mailto:mariannedumoulin@jbaproduction.com)  
+33 6 08 43 93 54

FATA MORGANA BV   
[Fatamorgana.cinema@gmail.com](mailto:Fatamorgana.cinema@gmail.com)  
+31 6 11 00 60 99



**NOTE DE PRODUCTION**

SERGEI LOZNITSA s’engage dans le chantier de *BABI YAR* en 2012. C’est donc la longue histoire d’un projet d’une telle originalité qu’il se retrouve confronté à des contradictions de production qui vont mettre des années à se résoudre.

La contradiction principale se situant dans la confrontation entre la totale radicalité du projet et son coût élevé.

Radicalité qui donne à ce film une place unique dans l’histoire des écritures cinématographiques en créant l’archive manquante du premier chapitre de l’holocauste de la deuxième guerre mondiale, l’exécution par balle dans une ravine de Kiev à l’automne 41 de 34.000 juifs en deux jours par l’armée allemande.

Coût élevé, car Sergei ne laisse rien au hasard, voir dans sa note de réalisation la mosaïque des collaborateurs auxquels il est très attaché, voir la minutie du travail de préparation, Sergei choisissant chaque figurant, chaque décor, chaque costume.

C’est cette contradiction de production que nous sommes en train de résoudre en rassemblant des amis, des proches, expérimentés et entièrement dévoués à la naissance indispensable de cette œuvre.

Sergei nous a demandé de reprendre la part française, nous n’avons pas hésité, force du projet et trop grand cinéaste pour passer à côté.

Nous y sommes et faisons le pari aujourd’hui d’un début de tournage en Juin 2022 (planning en PJ). Pour cela, il a fallu en premier lieu que Sergei et sa productrice Maria Choustova reprennent ensemble la responsabilité de la production du film.

À leurs côtés, une productrice polonaise (Mandants) très expérimentée qui a la particularité d’avoir produit plusieurs films en Ukraine, la pièce maitresse de ce projet étant le tournage dans ce pays ou rien n’est simple. Le coproducteur ukrainien s’adapte bien à cette collaboration avec Klaudia de la société polonaise, car s’il se trouve en parfaite situation pour rassembler les fonds ukrainiens, il n’a en revanche pas une expérience suffisante pour ce type de production lourde sur son terrain.

Enfin deux amis et coproducteurs participent à l’aventure, deux producteurs qui connaissent bien Sergei, Heino Deckert du côté Allemand (producteur de plusieurs films de Sergei) et enfin nous-mêmes Marianne Dumoulin et Jacques Bidou de JBA production, déjà coproducteur de Donbass (Cannes 2019).

Il reste un travail important de développement pour finaliser l’ensemble de ces financements, mais l’ensemble est suffisamment cohérent et réaliste pour nous permettre de programmer ce tournage en 2022. Il est clair que la seule inconnue est l’engagement des fonds privés autour du projet. Suite à la sélection officielle cannoise cette année du film Babi Yar. Context (voir lien ci-dessous), plusieurs donateurs importants se sont manifestés, ils seront décisifs dans la dernière étape et nous avons assez de bons retours pour être optimistes.

*BABI YAR. CONTEXT* est le documentaire réalisé par Sergei suite au rassemblement de toutes les archives existantes de côté Allemand et Soviétique, avant et après le massacre par balle de la ravine les 29 et 30 Septembre 1941.

*BABI YAR. CONTEXT* screener FR subs:

<https://vimeo.com/576727645>

mot de passe: psycho9

**BUDGET estimé à ce jour** : 6 827 983 euros (voir en pièce jointe)

**STRUCTURE DE COPRODUCTION**

**Autour de Fatamorgana, producteur délégué situé aux Pays-bas.**

**Ukraine** – confirmé par Solar Media avec 49.343.271,31 UHA / approx 1.425.000 Euro  
**Babi Yar Holocaust Memorial Center in Kiev** – confirmé 1.000.000 euros. Demande en cours auprès de différents donateurs 2.000.000 Euro.  
**Pologne** – confirmé par Madants avec 2.000.000 PLN (approx 455.000 Euro)  
**Pays-Bas** – dépôt en cours auprès du Films Fund montant estimé 1.000.000 Euro  
**France** - dépôt Arte, Canal+, Ciné plus, MG distributeur et Aide au Cinémas du Monde CNC fin Août. Estimation de la part française 600.000 euros  
**Allemagne** – Medianboard et FFA estimation 600.000 euros  
**Financements communs**  
Eurimages - demande 500.000 Euro / depôt au plus tard en Avril 2022  
Ventes Internationales – Sur les contacts déjà en cours: (1) Films Distribution (Playtime) / (2) WildBunch / NEFS. Estimation 200.000 euros.

**Jacques Bidou et Marianne Dumoulin – Août 2021**

**PLANNING PRÉVISIONNEL AU 10/05/2021**

Décembre 2021 – Juin 2022 – préparation

Juin 2022 – Octobre 2022 – tournage

Novembre 2022 – Avril 2023 – post-production

Mai 2023 – livraison

## BUDGET PRÉVISIONNEL – Août 2021





**BABI YAR**

БАБИЙ ЯР

Un film de

Sergueï Loznitsa

Scénario traduit par Odile Melnik-Ardin et JBA Production

version Août 2021

1. EXT/ UN RAVIN/ ÉTÉ/ JOUR : UKRAINE 1941

C’est un ravin profond qui présente vers le bas des ramifications. À droite, un bosquet derrière lequel on devine une forêt qui se dresse au bord du ravin. À gauche, on voit des buissons, un pré et au-delà, à nouveau, la masse sombre d’une forêt. Le silence règne, on n’entend que le chant des oiseaux et des insectes.

Des silhouettes sortent du groupe d’arbustes : une, deux, trois, dix, quinze. Ces hommes marchent par groupe de deux, trois ou quatre. Les premiers s’arrêtent avec beaucoup d’appréhension au bord du ravin et jettent des regards de tous les côtés. Ils commencent à descendre. Ceux qui les suivent ont déjà plus d’assurance. Les hommes approchent et on peut voir qu’ils portent l’uniforme des soldats de l’Armée rouge. Les soldats marchent au fond du ravin : ils ne sont pas en rang, certains portent sur l’épaule un fusil, un manteau militaire enroulé en cylindre, une sacoche contenant un masque à gaz, un sac de marin, d’autres ne portent rien du tout. Ils ont l’air épuisés, c’est pour cela qu’ils se meuvent un peu au ralenti.

Les soldats sont en train d’approcher quand soudain les premiers entendent une voix.

UNE VOIX D’HOMME

Hé, les soldats !

Ceux qui marchent en tête s’arrêtent.

Ceux qui les suivent s’immobilisent aussi.

LA VOIX D’HOMME

Hé, les soldats ! Les soldats !

Les soldats restent immobiles.

LA VOIX D’HOMME

Les soldats ! N’ayez pas peur ! N’ayez pas peur ! Approchez-vous ! Approchez-vous ! On est du même bord ! Si, si ! N’ayez pas peur ! Nous, on est dans l’infanterie.

L’homme s’avance vers les soldats tout en parlant. C’est un lieutenant, un chef de peloton. Un jeune gars au cheveux blonds, coiffé d’une casquette, un pistolet à la ceinture et une sacoche d’officier en bandoulière.

Les soldats s’approchent et forment un demi-cercle autour de lui. On voit de nouvelles silhouettes sortir de la forêt. Le lieutenant est bientôt rejoint par son peloton : ses soldats n’ont pas l’air trop fatigués ni en trop mauvais état.

Des coups de feu retentissent de l’autre côté de la forêt. Des tirs de mitrailleuse. Tout le monde se tourne vers la forêt. Les soldats qui sont encore en train d’en sortir hâtent le pas.

LE LIEUTENANT

Votre chef est avec vous ?

UN PREMIER SOLDAT

Non, il s’est tiré.

UN DEUXIÈME SOLDAT

Dès que les Allemands sont arrivés, ils ont foutu l’camp.

LE LIEUTENANT

Comment ça, foutu l’camp ?

UN TROISIÈME SOLDAT

Il y a des chars boches sur la route. Ils ont installé des mitrailleuses. Ils tirent sur tout ce qui bouge.

Les soldats sont furieux et terrorisés. Une peur panique se lit dans leurs yeux.

UNE VOIX DE HAUT-GRADÉ

Qu’est-ce qui vous prend de vous attrouper comme ça ?

C’est quoi c’bordel ? Où est votre chef de peloton ?

Les soldats qui marchaient à la suite du lieutenant se dispersent. Un autre peloton apparaît derrière eux. Un Commissaire politique est à sa tête, il pousse les soldats qui sont sur son passage.

LE COMMISSAIRE POLITIQUE

Lieutenant, pourquoi avez-vous cesser d’avancer ?

Des tirs retentissent de l’autre côté de la forêt. Tous les hommes se tournent vers l’endroit où se trouvent les mitrailleuses.

On voit encore quelques soldats sortir de la forêt en courant et se précipiter dans le ravin.

LE COMMISSAIRE POLITIQUE

Vous êtes qui ? Quelle unité ? Où est votre chef ?

Les soldats gardent le silence.

LE COMMISSAIRE POLITIQUE

Mettez-vous en rang ! Continuez d’avancer !

Les soldats ne bougent pas.

LE PREMIER SOLDAT

Il y a des chars.

LE COMMISSAIRE POLITIQUE

Silence ! C’est d’un mitrailleur que vous avez peur ?

En rang ! Continuez d’avancer !

Quelques soldats s’écartent du groupe et se mettent à marcher.

LE COMMISSAIRE POLITIQUE

Stop !

LE DEUXIÈME SOLDAT

Arrêtez d’écouter ce gueulard ! Ils nous en ont assez…

Le soldat n’a pas le temps de finir sa phrase. Le commissaire politique tire sur le soldat. Le soldat tombe.

Tout le monde est comme pétrifié pendant un instant, puis les soldats se jettent sur le commissaire. Ils le font tomber par terre, l’étranglent ou le bourrent de coups de pied : impossible de voir.

Quand la foule s’écarte, le commissaire est déjà mort.

Les soldats s’écartent en hâte, sans dire un mot.

On entend un coup de feu. Le premier soldat s’arrête, se retourne et se dirige vers l’endroit que ses compagnons d’infortune viennent de quitter. Il voit le lieutenant allongé sous un buisson. Il s’est tiré une balle dans la tête.

Le premier soldat se penche vers le lieutenant, prend son pistolet, ses deux magasins et sa sacoche. Il court pour rattraper ses compagnons. Les soldats se dispersent au hasard dans le ravin.

Les tirs de mitrailleuse n’ont pas cessé sur la route.

1. EXT/ UN CHAMP/ ÉTÉ/ JOUR

On voit un cheval mort enveloppé de fumée. La mairie du village est en flammes. Des granges remplies de grain sont en flammes.

Un champ de blé tout proche du village est en flammes. On aperçoit au loin un homme armé d’un flambeau. L’homme court le long du champ. Il s’arrête, pénètre dans le champ, met le feu au blé. Il repart en courant et continue sa course le long du champ.

Une quinzaine de paysans – des vieux, des jeunes et des enfants – se trouvent sur une colline à côté du champ. Ils regardent leur blé qui brûle. L’homme au flambeau s’approche de la colline. Les paysans n’ont pas bougé. Ils continuent de regarder.

L’HOMME AU FLAMBEAU

Pourquoi vous restez sans bouger ? Venez mettre le feu !

Les paysans restent immobiles et silencieux. L’homme au flambeau et les paysans se regardent quelques instants. L’homme au flambeau fait demi-tour et repart vers le champ.

Les paysans auraient bien fait de l’homme de la chair à pâté, mais il a un pistolet à la ceinture et un autre homme en uniforme de la police (un soldat du NKVD – Commissariat du Peuple à l’Intérieur), armé d’un fusil, parade à cheval à deux pas. Les rênes d’un autre cheval sont attachées au pommeau de sa selle.

Un nuage de fumée se lève sur la ligne d’horizon. Là-bas aussi, on doit brûler quelque chose. Une petite silhouette en uniforme, armée d’un fusil, s’avance au galop.Un champ est en flammes. Des gens courent dans tous les sens dans le nuage de fumée. Deux charrettes passent l’une derrière l’autre à toute vitesse.

1. EXT/ UN VILLAGE/ UN PUITS AU BORD DE LA ROUTE/ JOUR

Des gens marchent sur une route. Pour la plupart, ils fuient la ville. Parmi eux, il y a quelques militaires. Ils portent des sacs à dos, des sacs de marin, des balluchons. Certains poussent une charrette ou une voiture d’enfant. Il y a des petits groupes, des familles qui marchent ensemble et aussi des gens qui sont tout seuls. On voit parfois passer une voiture qui soulève de la poussière.

Plusieurs groupes de fuyards se sont installés avec tout leur barda près d’un puits pour prendre un peu de repos. Il y en a qui restent simplement assis, d’autres qui mangent un morceau. Deux adolescents dorment sous un arbre. Il y a un banc près du puits, sous une palissade. Un vieil homme chenu et décharné est assis sur le banc. Il est vêtu d’un pantalon déchiré, d’une chemise lavée bien des fois et reprisée, est coiffé d’une casquette délavée à la visière toute molle et chaussé de galoches de caoutchouc beaucoup trop grandes, attachées aux pieds avec des ficelles. Deux gamins en chemises sales jouent dans la poussière à côté du Vieil homme. Un garçon un peu plus grand est assis sur le banc, près du Vieil homme. Ce dernier tient une canne et fait des dessins sur le sol. Une jeune femme accompagnée d’un garçon d’une dizaine d’années s’approche du puits. Elle porte un gros sac sur le dos. Elle s’en débarrasse et le pose sur le sol. Elle en sort une casserole et fait descendre le seau dans le puits.

LE VIEIL HOMME

Tu vas à la campagne ?

LA FEMME

Oui.

LE VIEIL HOMME

Tu viens de la ville ?

LA JEUNE FEMME

Oui.

LE VIEIL HOMME

Oui, vous fuyez comme des rats.

La femme ne répond pas.

LE VIEIL HOMME

Est-ce que vous avez oublié qu’en 32, vous nous aviez chassés

de la ville quand nous étions affamés et avions rampé

sur le ventre pour venir acheter du pain ?

LA JEUNE FEMME

Vous n’avez pas honte ? Je ne vous ai jamais chassé,

c’est moi qu’on a chassée de partout. Et ça continue maintenant…

La femme verse de l’eau dans la casserole. Elle donne à boire à son fils. Puis elle boit, elle aussi.

Le vieil homme la regarde en silence. Il a des larmes dans les yeux, mais son regard est froid.

LE VIEIL HOMME

Ce n’est pas de toi que je parle, c’est de ceux-là, des autres.

Le vieil homme montre la route du bout de sa canne.

À côté, sur une hauteur, une famille s’est installée sous un buisson : deux femmes, la première d’un certain âge, un fichu sur la tête, la deuxième jeune, les cheveux coupés courts et un gamin dans les neuf ans. Ils ont fini leur repas et rassemblent leurs balluchons et leurs sacs avant de repartir. Elles ont écouté le Vieil homme parler et lancent des regards inquiets dans sa direction.

Les deux gamins allongés sous l’arbre qui ont l’air d’être des vagabonds se sont réveillés, ils se sont tout de suite mis debout, sont partis en courant et ont disparu dans les buissons. Le Vieil homme ne dit plus un mot et serre les lèvres. La jeune femme avec laquelle il a parlé s’écarte avec son enfant. Elle s’assied dans l’herbe, pas loin du banc. Plusieurs personnes assises à côté du puits commencent à ranger leurs affaires.

Trois cavaliers s’approchent du puits au galop. Ils portent l’uniforme du NKVD. Il s’agit d’un lieutenant, d’un sergent et d’un simple soldat. Ils sont armés de fusils. Ils mettent le pied à terre devant le puits. Le sergent puise de l’eau. Ils boivent goulûment, chacun son tour.

Pendant que le lieutenant boit, le sergent examine les gens qui sont assis près du puits.

Les fuyards baissent les yeux, seul le Vieil homme regarde droit devant lui, l’air provoquant.

Le sergent a un visage aux traits grossiers, on voit bien qu’il est d’origine paysanne.

LE VIEIL HOMME

Toi, tu es du coin. Tu ne serais pas le fils de Stépan ?

LE SERGENT

Non.

LE VIEIL HOMME

Ton visage me dit quelque chose. C’est pas à toi que j’ai flanqué

une correction il y a vingt ans de ça ?

J’ai dû faire les choses à moitié.

Le lieutenant jette un coup d’œil au sergent, un sourire aux lèvres. Le sergent ne sait pas où se mettre.

LE SERGENT

Qu’est-ce que tu m’veux, le vieux ?

LE VIEIL HOMME

Dis-moi, mon petit, t’en as pas marre ?

C’est pas trop dur de brutaliser les gens ?

Le sergent ne répond rien. La famille qui déjeunait sur l’herbe, derrière le banc se lève, rassemble ses affaires et s’en va.

LE VIEIL HOMME

Peut-être qu’à nous aussi tu vas mettre le feu comme au blé ?

Le sergent ne répond rien. Son visage se décompose. Il lance un regard au lieutenant.

LE SERGENT

Oui, si j’en reçois l’ordre.

LE VIEIL HOMME

Espèce de salaud ! Mais de qui tu tiens ?

Le lieutenant pose le seau sur la margelle du puits et s’avance vers le Vieil homme.

LE SERGENT

Ne faites pas ça, camarade lieutenant !

Le lieutenant jette des regards à gauche et à droite. Il sort son revolver.

LE VIEIL HOMME

Je suis ici à attendre que la mort vienne et elle ne vient toujours pas. Je me demande bien où elle est passée, ma mort.

Le vieil homme a un rire mauvais.

Les gamins s’approchent du vieil homme pour voir le revolver de plus près. Le sergent prend le lieutenant par le bras.

LE SERGENT

C’est un vieux fou, camarade lieutenant.

Il finira bien par crever tout seul.

Le lieutenant comprend qu’il a laissé passer le moment de tirer. Maintenant, ça va être plus compliqué. Et puis, il y a beaucoup de monde. Le lieutenant tire dans le seau, fait demi-tour et se dirige vers son cheval. Le sergent lui emboîte le pas.

Le vieil homme les suit des yeux et esquisse un sourire qui se perd dans sa moustache.

Les cavaliers s’éloignent en soulevant un nuage de poussière.

LE VIEIL HOMME

Regardez-les détaler ! Saligauds de l’Armée Rouge !

1. ARCHIVES : EXT/ KIEV/ UNE RUE DE LA VILLE/ JOUR

Vues de Kiev. Les collines. L’église de la Dormition. Le monastère de la Laure. Un char passe sur un pont. Les rives du Dniepr. Le funiculaire. La ville vue du ciel.

Les haut-parleurs diffusent un refrain :

*« Si c’est la guerre qui commence demain, s’il faut partir en campagne demain. Sois toujours prêt à partir en campagne ! »*

Le Kréchtchatik est inondé de soleil. Il y a des trolleybus, des voitures, des piétons. Kiev vit toujours comme si on était en temps de paix. Un tramway s’arrête. Des passagers en descendent. Ils passent devant les barrières anti-char qui bloquent l’entrée de la rue. Des militaires et des civils construisent des barricades. On voit passer sur la chaussée un camion chargé de soldats et de canons et puis, sur le trottoir, de jeunes infirmières. Le calme et l’assurance règnent en ces journées d’été. L’ennemi ne passera pas.

1. EXT/ KIEV/ UNE RUE DE LA VILLE/ TARD LE SOIR

Les ténèbres s’étendent sur la ville. Conformément à l’ordre donné d’occulter la lumière, toutes les fenêtres sont couvertes de tissu noir ou on se contente de ne pas allumer la lumière dans les immeubles. On distingue les silhouettes des immeubles et des arbres au clair de lune. Par endroits, de minuscules rayons d’une lumière qu’on voit à peine se glissent sous le tissu de camouflage des fenêtres.

Dehors, on entend marcher un passant. Ses pas ne sont pas réguliers. Le marcheur s’arrête un instant. On voit apparaître un rai de lumière, c’est sa lampe de poche. La tâche de lumière glisse sur le sol. L’homme à la lampe de poche fait quelques pas. Il éclaire le mur d’un immeuble dans l’espoir de trouver son numéro. La voix haut perchée d’une jeune femme résonne dans l’obscurité.

LA VOIX D’UNE JEUNE FEMME

Hé ! Hé ! Hé !

On entend des pas qui s’accélèrent. Puis ceux d’une autre personne.

Le rai de lumière glisse sur la silhouette d’une jeune femme en train de courir, puis disparaît. La lampe de poche heurte le sol.

On entend du tapage, des bruits de lutte, de bagarre.

UNE VOIX D’HOMME

Mais qu’est-ce que vous faites ?

Un tissu se déchire, un coup est donné. Quelqu’un pousse un cri.

LA VOIX D’HOMME

Arrête de me mordre !

Une porte claque. Des bruits de pas.

Plusieurs silhouettes font du boucan dans l’obscurité.

1. INT/ KIEV/ UN COMMISSARIAT DE POLICE/ NUIT

Cette pièce du commissariat est chichement éclairée. On distingue à peine les silhouettes des gens qui s’y trouvent. Le sergent de police Loukache est assis au bureau qui bénéficie de la présence d’une lampe de plus. Un agent qui travaille dans ce commissariat est debout à côté du bureau ; il se penche sur une petite valise en bois ouverte, posée sur un tabouret. L’homme qui a été arrêté est assis en face du sergent Loukache. Le visage de l’homme porte des égratignures. De la main droite, il tient la manche gauche de sa veste qui a été arrachée. Un homme et une femme sont assis sur un banc, à l’écart, dans un coin sombre.

L’agent de police sort différents objets de la valise en les nommant, puis les dépose sur le bureau. Le sergent Loukache note tout consciencieusement. L’homme qui a été arrêté suit des yeux tous les agissements de l’agent de police sans dire un mot.

L’AGENT DE POLICE

Des lunettes bleu foncé, trois canifs, une pince plate,

un sifflet, une pièce de monnaie étrangère portant

le nombre cinquante, deux cahiers neufs, un exemplaire du livre

de l’ingénieur Kourov ou Kirov L’Automobile, un plan de Kiev à l’échelle 1 : 10 000, une lampe de poche à pile dont le verre est cassé mais réparable, quatre piles de rechange

pour la lampe de poche, sept ampoules de rechange.

Après avoir vidé la valise, l’agent de police la retourne et la secoue. Des bouts de fil, de petites saletés, un peu de poussière et une feuille de papier journal qui tapissait le fond de la valise en tombent. L’agent de police ramasse la feuille de papier journal, la tourne dans les deux sens, la replace au fond de la valise et se met à tout remettre à l’intérieur. Quand il a fini, il referme la valise, la pose à côté du bureau et sort de la pièce. Le sergent Loukache s’arrête d’écrire, pose son stylo et se met à regarder l’homme qui a été arrêté.

LE SERGENT LOUKACHE

Citoyen Kochévatov Maxime Antonovitch, né en 1912

dans la région de Vinnitsa, de nationalité ukrainienne, chauffeur, études primaires incomplètes. Vous êtes accusé d’avoir envoyé

des signaux lumineux avec une lampe de poche électrique en période d’alerte militaire, raison pour laquelle vous avez été appréhendé en flagrant délit par le citoyen Kojoukhovski et la citoyenne Jourakovskaïa.

KOCHÉVATOV

Camarade sergent, qu’est-ce que c’est que ces signaux ?

Je n’ai jamais envoyé de signaux à personne.

LE SERGENT LOUKACHE

Tu as allumé ta lampe de poche ?

KOCHÉVATOV

Oui, mais…

LE SERGENT LOUKACHE

Qui t’a donné l’ordre d’allumer ta lampe de poche ?

KOCHÉVATOV

Mais personne. Je rentrais chez moi.

Il faisait complètement noir. Je voulais vérifier le numéro de l’immeuble. Il n’y avait personne à qui j’aurais pu demander.

J’ai allumé ma lampe et ils se sont jetés sur moi.

JOURAKOVSKAÏA

Pas du tout. Sa lampe était tournée vers le ciel.

Je l’ai bien vu.

KOCHÉVATOV

Qu’est-ce que tu pouvais voir ? T’étais à côté de moi ?

LE SERGENT LOUKACHE

On a découvert un plan de Kiev dans votre valise.

D’où vous le tenez, ce plan ?

KOCHÉVATOV

Je l’ai trouvé sur un tas d’ordures.

LE SERGENT LOUKACHE

Sur quel tas d’ordures ?

KOCHÉVATOV

Dans la cour du Comité de la radio, sur le tas d’ordures.

Ils l’ont jeté et moi, je l’ai pris. Je suis chauffeur, camarade sergent. Comment vous voulez que je travaille si j’ai pas de carte ?

LE SERGENT LOUKACHE

Qu’est-ce que vous faisiez à onze heures passées rue Kirov ?

KOCHÉVATOV

Je rentrais chez moi. Où voulez-vous que j’aille ? Je m’étais engueulé avec ma femme. J’avais bu des coups. C’est quand même pas interdit. Elle s’est mise à me crier dessus. Alors, j’ai pris ma valise pour lui faire peur, pour qu’elle croie que je partais pour de bon. Mais pas trop lourde pour qu’elle s’inquiète pas trop. Je savais même pas ce qu’il y avait dedans. Je m’en foutais… C’est vrai que j’ai encore bu un coup chez mon pote Tsessarskikh. Et alors ? Ça regarde personne. Et puis j’ai décidé de rentrer chez moi.

KOJOUKHOVSKI

Camarade sergent, il dit que des mensonges.

Il voulait se tirer, le fumier.

KOCHÉVATOV

Et t’es qui, toi ? C’est quoi ces manières de gueuler,

de se jeter sur moi ? J’aurais dû t’casser la gueule.

Kochévatov est si énervé qu’il se lève d’un bond de sa chaise.

LE SERGENT LOUKACHE

Assis-toi ! On va tirer tout ça au clair.

On va établir un procès-verbal et le signer.

On va tirer tout ça au clair.

1. INT/ KIEV/ LA PRISON DU NKVD/ UN COULOIR/ NUIT

Quelques ampoules au milieu du long couloir donnent une lumière glauque. Il y a des cellules des deux côtés. Un surveillant accompagne Kochévatov. Kochévatov a les mains derrière le dos et marche devant, suivi par le surveillant. Plus loin, on entend un bruit de clés qui annonce qu’on amène quelqu’un d’autre dans l’autre sens.

LE SURVEILLANT

Arrête-toi. Tourne-toi vers le mur. Regarde droit devant toi.

Trois ombres viennent de déboucher dans le couloir : deux surveillants et un détenu. Le détenu a les mains derrière le dos et tient un petit sac qui contient ses affaires.

Les deux surveillants et le détenu passent devant Kochévatov tourné vers le mur et son surveillant ; ils se dirigent vers un escalier qui descend, le prennent et se retrouvent au sous-sol, dans un autre couloir.

1. INT/ KIEV/ LA PRISON DU NKVD/ UNE CELLULE/ NUIT

La porte d’une cellule s’ouvre. On voit entrer le premier surveillant, le détenu qui a croisé Kochévatov dans le couloir et le deuxième surveillant. Ce dernier referme la porte. Les surveillants et le détenu s’arrêtent près d’un mur. Le détenu est debout entre les deux surveillants. On lui enlève les menottes. Il y a une table et deux chaises devant le mur opposé et sur la table, un tas de papiers (des procès-verbaux de condamnation).

Un procureur en uniforme et une femme-médecin sont assis à la table.

Le procureur prend un dossier. Il regarde le détenu.

LE PROCUREUR

Nom, prénom, patronyme.

LE DÉTENU

Vovk Igor Romanovitch.

LE PROCUREUR

Détenu, déposez, s’il vous plaît, vos affaires sur la table.

Le détenu s’incline pour poser ses affaires. Les deux surveillants se saisissent de lui, lui mettent aussitôt les mains derrière le dos, les attachent avec une corde et traînent le détenu vers un coin éloigné de la cellule sans lui laisser le temps de reprendre ses esprits.

LE PROCUREUR

Vovk Igor Romanovitch, né en 1911, sur décision

du « tribunal supérieur de deux magistrats », vous êtes condamné, pour espionnage, à la peine capitale, avec exécution par arme à feu. Il ne peut être fait appel de cette décision.

Le détenu recroquevillé dans le coin de la pièce destiné à l’exécution regarde le procureur en poussant un râle.

La main armée d’un pistolet de l’officier qui commande la prison apparaît au-dessus de la tête du détenu. Le canon appuie sur sa nuque.

Le procureur et le médecin détournent les yeux.

Le coup de feu retentit.

1. EXT/ KIEV/ LA COUR DE LA PRISON DU NKVD/ NUIT

La prison du NKVD de la région de Kiev est installée dans un hôtel particulier construit au début du XXe siècle. Une porte menant au sous-sol a été aménagée à côté de la terrasse bordée de colonnes en demi-cercle qui donne sur la cour intérieure. La porte qui mène au sous-sol de l’hôtel particulier est ouverte. Deux employés de la prison en longs tabliers sortent du sous-sol un corps posé sur un brancard en toile de bâche. Il y a un camion GAZ-AA dans la cour, devant la porte. Son moteur tourne. Deux hommes qui attendaient à l’intérieur du camion prennent le corps, le posent à même le sol et le recouvrent de toile de bâche. Ils sautent du camion et lancent quatre pneus sur la toile de bâche pour qu’elle ne risque pas de glisser. Le brancard est posé verticalement contre un mur. Il y a des taches de sang sur la toile de bâche.

Un sergent du NKVD apparaît dans l’embrasure de la porte, un paquetage à la main.

Le sergent s’approche d’un des deux hommes vêtus d’un long tablier.

LE SERGENT

Quelqu’un a oublié ce paquetage dans le couloir.

Jette-le là-dedans.

Il lui fourre le sac dans les mains et se dirige vers la cabine du camion. L’employé de la prison jette le sac dans le camion.

Le sergent cherche le chauffeur des yeux. Comme il ne le voit pas, il siffle.

Le chauffeur sort de l’obscurité et court vers le camion.

Le sergent monte dans la cabine. Le camion démarre.

Les deux porteurs en tabliers fument près de la porte qui mène au sous-sol.

1. EXT/ KIEV/ LE PORTAIL DE LA PRISON DU NKVD/ NUIT

Le portail s’ouvre. Une voiture et trois camions GAZ-AA quittent la prison, tournent à droite, puis disparaissent après un virage.

1. EXT/BYKOVNIA/ UNE ROUTE À TRAVERS LA FORÊT/ NUIT

La colonne formée d’une voiture et de trois camions roule sur une route de terre.

Les phares qui n’éclairaient que des buissons et quelques arbres isolés croisent enfin une palissade de quatre mètres de haut. Les véhicules longent la palissade et s’arrêtent à un endroit où on distingue à peine un portail tant il fait noir. Le portail s’ouvre et la colonne le franchit.

1. EXT/ BYKOVNIA/ BASE SECRÈTE DU NKVD/ NUIT

La base secrète, c’est un vaste espace parsemé de collines au pied desquelles des pins ont été plantés. Une palissade entoure la base. Une route longe la palissade. Il y a deux miradors situés l’un en face de l’autre. Près du portail, un homme monte la garde devant une cabane de gardien agrémentée d’une fenêtre et d’un perron.

Deux fossoyeurs en uniforme du NKVD sortent de la cabane. L’un d’eux finit de mastiquer la dernière bouchée de son repas. Le premier fossoyeur prend un sac posé contre le mur de la cabane, son collègue prend deux petites casseroles et ils se dirigent vers les camions tout en poursuivant leur conversation.

LE PREMIER FOSSOYEUR

Ils ont fouillé la terre avec des perches et ils ont trouvé un charnier. Ils ont vérifié sur les documents,

c’était bien la centaine de gens qui manquait.

LE DEUXIÈME FOSSOYEUR

Et alors…

LE PREMIER FOSSOYEUR

Qu’est-ce qu’ils pouvaient faire ? Ils n’avaient pas le temps.

Il fallait que le site soit prêt, très vite.

Et puis, qui va aller chercher des cadavres dans un trou ?

Ils ont coulé du béton et ni vu ni connu.

LE DEUXIÈME FOSSOYEUR

Et maintenant, y-a quoi là-bas ?

LE PREMIER FOSSOYEUR

C’est une école maternelle.

LE DEUXIÈME FOSSOYEUR

Au fait, comment va ta fille ?

LE PREMIER FOSSOYEUR

Ça va. On a eu très peur. On a cru qu’elle avait une bronchite

et finalement, elle s’en est bien sortie.

Les camions stationnent devant une grande fosse ronde. Le sergent et deux soldats sont à côté des camions. Les soldats jettent les corps dans la fosse. Les fossoyeurs s’approchent du bord de la fosse. Le premier ouvre le sac qui contient une poudre blanche.

LE PREMIER FOSSOYEUR

Bon alors, au nom du père, du fils et du saint esprit, amen…

Il remplit la petite casserole de poudre blanche et en répand dans la fosse jusqu’à ce que ce qui est au fond soit complètement recouvert.

Le sergent jette un coup d’œil à l’intérieur du camion, passe la main et récupère le paquetage.

LE SERGENT

Il y a un sac ici.

Il le tient quelques instants, puis vise et le lance dans la fosse. Le sac tombe sur les corps soigneusement recouverts de poudre blanche.

1. ARCHIVES : EXT/ LE BORD D’UNE RIVIÈRE/ UN RAVIN/ JOUR

Une route longe un ravin. Le bord d’une rivière. Une foule de gens armés de pelles, surtout des femmes. Les femmes creusent un fossé antichar. Tout au long du ravin, des petits groupes creusent le fossé. Des pelles, de la terre, des pelles… Il fait très chaud. Hommes et femmes sont à moitié nus. Leurs corps sont vigoureux, musclés. Les pelles attaquent la terre. La terre vole de tous les côtés.

Ils ont creusé une tranchée profonde qui va jusqu’à l’horizon.

1. EXT/ KIEV/ LA COUR D’UN IMMEUBLE DE RAPPORT/ JOUR

Trois camions stationnent dans la cour du 22 rue Reïterskaïa. L’immeuble est juste à côté du bâtiment du SAMU. Deux camions sont déjà remplis de meubles, valises et balluchons. Le troisième n’est pas encore complètement chargé. Des familles – femmes, enfants, personnes âgées – qu’on évacue sont déjà installées dans les deux premiers camions. Il y a dans le troisième camion une grande glace sur pied, une étagère, une cage où vivent des canaris, deux malles, des balluchons et il y a encore de la place pour d’autres choses. Il y a beaucoup de gens autour des camions. Nombreux sont ceux qui leur barrent la route sans dire un mot, certains, des femmes essentiellement, s’indignent bruyamment. Dans la foule, il y a des gens vêtus de pyjamas et de peignoirs de l’hôpital. Certains ont le bras ou le pied couvert de pansements.

Des hommes qui portent un piano sont en train de passer la porte d’entrée. Ils ne peuvent pas avancer car la foule les empêche de sortir. Le piano et les hommes qui le portent restent bloqués dans l’embrasure de la porte. Les fenêtres de beaucoup d’appartements sont grandes ouvertes et leurs habitants pointent leur nez. Certains participent au brouhaha, certains se contentent d’observer ce qui se passe. Des enfants ont grimpé aux arbres. Pour les enfants, tous les bruits sont source de joie. Ils sont assis sur des branches et sifflent de temps en temps en écho aux cris de la foule. Par une fenêtre du premier étage, une femme hurle.

LA FEMME DU PREMIER ÉTAGE

Laissez passer le piano ! Qu’est-ce que vous lui reprochez ?

Touchez-pas ! Touchez-pas, j’vous dis ! Touche-pas, salaud !

Les hommes qui portent le piano jusqu’au camion tentent de forcer le passage, mais la foule les repousse vers l’intérieur de l’immeuble.

Une vieille femme hurle par sa fenêtre.

LA VIEILLE FEMME

Dodik, surveille les sacs !

Dodik, reste dans le camion et surveille les sacs.

Un sifflement joyeux accueille les hurlements de la vieille femme.

UNE VOIX D’HOMME

Descends, Dodik !

LA VOIX D’UN GAMIN

On est arrivés, Dodik !

Dodik, garçon de quatorze ans est assis sur des balluchons, son chat dans les bras, dans le camion qui n’est pas encore complètement rempli. Il regarde avec effroi la foule excitée.

UNE VOIX DE FEMME

On les laissera pas partir !

UNE VOIX D’HOMME

Qui va nous soigner ?

UNE VIEILLE FEMME

Mon fils doit être opéré et eux, ils se tirent.

UNE VOIX DE FEMME

On les laissera pas partir ! Sûrement pas !

Le coup de sifflet d’un agent de police retentit. On remarque enfin la présence de l’agent de police du quartier au milieu de la foule, à l’entrée de la cour et les gens s’écartent pour qu’il puisse approcher.

L’AGENT DE POLICE DU QUARTIER

Allez, rentrez chez vous !

Personne ne bouge. On entend des cris qui viennent de la foule.

UNE VOIX DE FEMME

C’est quoi ces dirigeants qui se font la malle

et maintenant veulent faire venir les docteurs à leurs côtés ?

UNE VOIX D’HOMME

Qui va nous soigner ? Mon fils doit être opéré et eux,

ils montent dans des camions et prennent la poudre d’escampette.

Ça veut dire qu’il va crever ici ?

UNE VOIX DE FEMME

On les laissera pas partir !

La foule reprend en chœur : « On les laissera pas partir !»

L’AGENT DE POLICE DU QUARTIER

Calmez-vous, camarades, calmez-vous. On va régler ça.

UNE VOIX DE FEMME (hystérique)

On sait comment vous vous y prenez.

Tous nos dirigeants se sont fait la belle. En emportant la caisse !

Nous, on reste avec nos vieux et nos enfants…

UNE VOIX D’HOMME

Tous les Juifs se tirent ! Vous n’allez pas aller loin !

UNE AUTRE VOIX D’HOMME

(qui ne roule pas les « r » d’une manière insistante)

*Il y a de grosses grappes de raisin qui mûrissent*

*sur le mont Ararat.*

LA FOULE

On les laissera pas partir ! Sûrement pas !

L’agent de police du quartier est enfin arrivé jusqu’aux camions.

L’AGENT DE POLICE DU QUARTIER

Du calme ! Du calme ! Du calme !

L’agent de police attrape le premier balluchon qui lui tombe sous la main dans un camion.

L’AGENT DE POLICE DU QUARTIER

C’est à qui, ça ?

La foule se tait. Un homme d’un certain âge, chaussé de lunettes s’approche de l’agent de police.

L’HOMME D’UN CERTAIN ÂGE

Bonjour, je suis le Professeur Védrigan. Ce sont mes affaires et celles de ma famille. Voici mon autorisation d’évacuation.

Le Professeur tend une feuille de papier. L’agent de police du quartier prend le papier et rend le balluchon au Professeur.

L’AGENT DE POLICE DU QUARTIER

On enlève vos affaires du camion ! On les rapporte chez vous !

La foule vrombit en signe d’approbation.

LE PROFESSEUR VÉDRIGAN

Permettez, comment pouvez-vous enlever mes affaires ?

J’ai reçu un ordre !

Sans accorder au Professeur la moindre attention, l’agent de police du quartier crie aux déchargeurs :

L’AGENT DE POLICE DU QUARTIER

Qu’est-ce que vous attendez ? Rapportez tout dans l’appartement !

UNE VOIX DANS LA FOULE

Bien dit !

UNE DEUXIÈME VOIX

Bravo, le flic !

UNE TROISIÈME VOIX

Ça, c’est ce qu’on aime !

LE PROFESSEUR VÉDRIGAN

Mais de quel droit ?

L’agent de police attrape le Professeur par la manche pour le forcer à s’approcher, lui fait les gros yeux et lui murmure à l’oreille.

L’AGENT DE POLICE DU QUARTIER

Professeur, faites ce que je vous dis. Vous partirez cette nuit.

Sous les sifflets des gamins et les cris de joie de la foule, les hommes déchargent les camions.

Le Professeur dit quelque chose à ses voisins qui devaient partir en évacuation et qui se sont regroupés devant les camions.

LA VIEILLE FEMME

Dodik, Dodik, surveille bien les sacs !

UNE VOIX D’HOMME

Alors, les Dodik, on part loin d’ici ?

L’agent de police se fraie un passage jusqu’à l’entrée de la cour.

L’AGENT DE POLICE DU QUARTIER

Dispersez-vous ! Rentrez chez vous ! Le spectacle est fini.

Rentrez chez vous !

La foule siffle en signe d’approbation. Quelqu’un applaudit l’agent de police du quartier.

UNE VOIX DE FEMME

Ça, c’est de la justice.

LA VOIX D’UNE VIEILLE FEMME

Oui, on verra bien… Je les connais, ces Juifs.

Ils paieront une double paie aux déchargeurs

et ils fileront à l’anglaise pendant la nuit.

Il n’y a plus un seul youpin dans notre immeuble.

Ceux-ci aussi, ils vont se tirer.

Ils achètent tout ce qu’ils veulent.

UNE VOIX D’HOMME

Bravo, sergent.

LA VOIX D’UN VIEIL HOMME

Il est allé chercher du renfort.

On a intérêt à filer tant qu’il n’est pas trop tard.

UNE VOIX DE FEMME

Il faut organiser des tours de garde

pour qu’ils ne nous filent pas entre les doigts.

La foule ne se disperse pas. Les gens observent le déchargement des camions et commentent ce qui se passe.

1. EXT/ KIEV/ LA GARE DES TRAINS DE MARCHANDISES/ JOUR

Une route pavée mène à un des quais de la gare des trains de marchandises. La route passe devant des hangars, des entrepôts, des murs. Des gens marchent sur cette route, il y a des personnes seules et des familles. Certains sont en tenue d’été, d’autres ont enfilé un manteau par-dessus. Chaque famille a une valise et des balluchons. Une patrouille de la police leur barre la route. Les agents vérifient les papiers d’identité et les prescriptions. Certains sont autorisés à poursuivre leur route. D’autres doivent attendre sans savoir quel sera leur sort.

1. EXT/ KIEV/ UN QUAI DE GARE DES TRAINS DE MARCHANDISES/ JOUR

Un train de marchandises stationne sur une voie. Il y a des soldats du NKVD armés devant les wagons, sur toute la longueur du train. Plusieurs officiers répartissent ceux qui arrivent entre les différents wagons. Une famille s’approche : un homme, une femme et deux garçons de huit et dix ans. Ils sont tous vêtus d’un manteau d’hiver et portent tous un balluchon sur le dos. L’homme a une valise à la main. Un officier examine leurs papiers et les accompagne jusqu’à un wagon. Un soldat enlève la barre qui ferme le wagon et ouvre la porte. Il y a déjà beaucoup de gens debout à l’intérieur, serrés les uns contre les autres. Les gens commencent à protester.

UNE PREMIÈRE VOIX

Qu’est-ce que vous faites ? Il n’y a pas de place !

Regardez un peu !

UNE DEUXIÈME VOIX

Il n’a pas besoin de couteau pour nous égorger.

UNE TROISIÈME VOIX

Chef, il y a des personnalités émérites ici !

Il y a même des « artistes du peuple » !

Le soldat force la famille à monter dans le wagon : il lance les enfants, pousse la femme, puis donne un coup de main à l’homme. Il referme la porte du wagon sans dire un mot.

1. INT/ KIEV/ LE WAGON/ JOUR

Les gens sont serrés les uns contre les autres.

UN HOMME QUI A UNE ÉCHARPE AUTOUR DU COU

Ah ! C’est vous ! Excusez-moi, je ne savais pas. Vous savez,

c’est terrible de rester debout comme ça. Et nous sommes là

depuis ce matin. Si j’avais su ce qui m’attendait,

je n’aurais pas profité de cette aimable proposition.

UN HOMME EN CHEMISE BLANCHE

Ne vous plaignez pas, vous avez un violon. Moi, j’ai un violoncelle. Il est légèrement plus volumineux.

L’HOMME À L’ÉCHARPE

Il fallait y penser, cher confrère, au moment de choisir votre instrument.

L’HOMME QUI VIENT D’ARRIVER

Tout l’orchestre est là ou quoi ?

L’HOMME À L’ÉCHARPE

Je ne vois pas tout le monde. Le clarinettiste et le bassoniste sont dans le wagon suivant avec les acteurs du théâtre. Pour les autres, je ne sais pas. Dans les deux wagons d’après, on a le cinéma et le cirque. On est debout comme ça depuis le début de matinée et on n’a aucune idée de l’heure du départ. C’est visiblement vous qu’on attendait, cher confrère.

L’HOMME EN CHEMISE BLANCHE

Oui, il faut arriver à temps.

Les gens souffrent à cause de gens comme vous.

UNE PREMIÈRE VOIX

Il était clair depuis longtemps que l’amitié avec Hitler avait quelque chose de pathologique. Hitler a organisé la racaille ukrainienne dirigée par Skoropadski. Cette histoire ne peut que mal se terminer. Se battre avec nous, ce sera plus difficile qu’avec la France ou la Pologne.

UNE DEUXIÈME VOIX

Notre aviation n’est pas du tout à la hauteur. Les pilotes allemands, on dirait qu’ils font des défilés aériens. S’ils nous bombardent pas, c’est que ça les intéresse pas.

On dirait que c’est les gens qu’ils veulent.

UNE TROISIÈME VOIX

Les nazis, c’est des bandits, des voyous…

UNE QUATRIÈME VOIX (féminine)

Je n’ai rien mangé depuis hier.

UNE CINQUIÈME VOIX

J’ai oublié de prendre ma partition.

UNE SIXIÈME VOIX

Ça se voit que vous n’avez pas mal aux pieds. Quand on ne peut pas aller faire pipi et qu’on a les pieds qui enflent, on ne pense pas aux partitions, voyez-vous…

UNE SEPTIÈME VOIX

Maman, je veux rentrer à la maison.

UNE VOIX DE FEMME

Tais-toi. Tout le monde doit rester debout. Toi aussi.

UNE HUITIÈME VOIX

Est-ce que vous pourriez cesser de renifler ?

UNE NEUVIÈME VOIX

Chut !

Tous les « passagers » se taisent et lèvent la tête.

Le vrombissement de moteurs d’avions se fait de plus en plus proche.

Boum ! Boum ! Boum ! On entend des bombes exploser loin au début, puis de plus en plus près. Les gens commencent à taper sur les cloisons des wagons, timidement au début, puis de plus en plus fort. On sent monter l’hystérie. Quelqu’un crie.

UNE PREMIÈRE VOIX

Laissez-nous sortir !

UNE DEUXIÈME VOIX

Ouvrez !

UNE TROISIÈME VOIX

La porte !

Boum ! Boum ! Boum ! Des bombes éclatent tout près de la gare.

On entend les cris des soldats qui sont en faction sur le quai.

LE PREMIER SOLDAT

Silence ! Silence ! Silence !

LE DEUXIÈME SOLDAT

Arrêtez de taper !

Des coups de feu retentissent. Plusieurs balles, passées par la petite fenêtre du wagon, font des trous dans son toit. Les familles crient, se bousculent. Puis ils retrouvent leur calme. Le silence s’installe. Une voix s’élève, tout doucement au début, puis de plus en plus fort. C’est la voix d’une cantatrice. Elle chante l’air de Tosca.

LA SOPRANO

*Vissi d’arte, vissi d’amore.*

*Non feci mai male ad anima viva!*

*Con man fartiva*

*Quante miserie conobbi aiutai.*

La voix devient de plus en plus forte. Des intonations de colère, d’irritation et de raillerie s’y révèlent. La voix se met à tourbillonner, à battre, à se diviser, à se disloquer, à se déchirer. La voix se transforme en cri sauvage. L’air se fait hystérique, perçant, on y entend des éclats de rire, des râles, des hurlements.

Les collègues de la cantatrice qui se trouvent près d’elle essaient de lui faire retrouver son calme, mais ils sont incapables de maîtriser un tel jaillissement d’émotions. Soudain la barre qui bloque la porte du wagon cède et la porte s’ouvre.

UNE PREMIÈRE VOIX

Il faut qu’elle prenne l’air.

UN SOLDAT

Allez, on se dépêche !

Les autres passagers poussent la soprano à descendre du wagon. La porte se referme en claquant.

On entend encore l’air d’opéra qui s’éloigne. Et soudain, b-r-r-r-r ! Des coups de feu retentissent et la voix s’éteint. Dans le wagon, un silence de mort s’installe.

1. INT/ LA BASE MILITAIRE DE POUCHTCHA VODITSA/ JOUR

L’écran tout entier est occupé par une carte de Kiev. Les rues du centre de la ville : Vorovski, Vladimirskaïa, Proreznaïa, Lénine, de l’Armée Rouge, la place Bessarabskaïa, le Kréchtchatik… Les contours des immeubles sont tracés sur cette carte. Des petits anneaux de différentes couleurs, rouges, bleus, noirs, sont posés sur les immeubles. La carte est déployée sur une table, on le comprend quand on voit des bras qui portent un uniforme (il s’agit d’une vue d’en haut). De temps en temps, les mains et les bras d’officiers déplacent les anneaux. Leurs manches portent des signes distinctifs : il y a un commandant du génie, un colonel du NKVD et un militaire en veste verte à quatre poches plaquées. Des voix hors champs accompagnent les mouvement des mains et des bras.

UNE PREMIÈRE VOIX

Ici cinq cents kilos suffiront. Là, il faut poser un leurre.

UNE DEUXIÈME VOIX

Pour que tout le pâté de maisons saute il faut quand même en mettre là, là et là. Ici, on peut de contenter de mettre le feu. Il faut vérifier comment se passe le déploiement du groupe dans ce quartier.

UNE TROISIÈME VOIX

Ils sont déjà installés ici, ici et ici.

LA PREMIÈRE VOIX

Et là, où se trouve l’antenne ?

LA DEUXIÈME VOIX

Ici. C’est l’endroit le plus pratique.

LA PREMIÈRE VOIX

On peut vider cet immeuble de ses habitants et les installer ici. Nous ferons quand même une cachette ici. On peut les installer ici. Là-bas, il y a des appartements, ici, c’est un magasin.

Je pense que ça sera plus pratique.

LA DEUXIÈME VOIX

On ne touche pas à ces immeubles ?

LA PREMIÈRE VOIX

Pas pour le moment. Pour le musée, il faudra faire en sorte qu’ils le sauvent. Ça sera bon pour leur moral. Et préparez une proposition à propos de nos camarades juifs. Vous comprenez ce que je veux dire…

LA TROISIÈME VOIX

Nous travaillons déjà à la résolution de ce problème.

LA PREMIÈRE VOIX

Alors, qu’est-ce que nous avons ici ?

Les mains font bouger la carte sur la table.

1. EXT/ LA CAMPAGNE/ LES ABORDS D’UN VILLAGE/ JOUR

Un soldat allemand tire des coups de fusil dans un champ. Un soldat de l’armée rouge se met debout. Il lève les bras et se dirige vers les soldats allemands. Les soldats allemands soumettent les soldats de l’armée rouge à une fouille en règle devant une maison du village.

Le toit de chaume d’une maison brûle. Un soldat allemand brise une fenêtre et jette un coup d’œil à l’intérieur. À côté, des soldats allemands rient, boivent du tord-boyaux maison et se repassent la bouteille. Un coup de feu retentit. Quelqu’un a été trouvé et tué dans une grange. On entend une explosion de rire.

Un village ukrainien. Des maisons de paysans blanchies à la chaux et couvertes de toits de chaume sont disséminées sur les collines. Des groupes de soldats allemands passent nonchalamment devant les maisons. Les toits de chaume des maisons ukrainiennes brûlent. Un soldat allemand est armé d’un lance-flammes. Un toit de chaume se met à brûler. Le village est enveloppé d’un nuage de fumée. Une paysanne est debout sur une colline. Elle regarde les maisons brûler. Une bande de canetons court dans l’herbe en piaillant.

1. ARCHIVES : EXT/ UN CHAMP/ UN CHEMIN/ JOUR

Un soldat allemand conduit trois soldats de l’armée rouge et leur chef dans un champ. Les prisonniers de guerre marchent, les bras levés. L’herbe est très haute, elle leur arrive à la taille. Le groupe débouche sur un chemin.

Les soldats allemands rassemblent dans le champ des prisonniers de guerre soviétiques. Ils fouillent dans leurs vêtements et prennent des armes à ceux qui en ont. Des prisonniers sont assis sur le bord du chemin et fument. Ils reçoivent l’ordre de se mettre en rang. Un gros plan sur des visages. La file de prisonniers se met en branle.

Des groupes de prisonniers soviétiques marchent à travers champs. Des milliers et des milliers de prisonniers. Le flot ininterrompu de prisonniers passe sur le chemin devant les immeubles d’une toute petite cité, devant du matériel militaire cassé abandonné au bord du chemin. Du matériel militaire soviétique abandonné : des canons, des camions, des voitures blindées, des chars. Il y a des dizaines de milliers de prisonniers de guerre soviétiques dans le champ. Le champ de bataille vu du ciel : des milliers de voitures, de chars, de véhicules blindés, des trous dus à des explosions, des tranchées, des corps, des corps, des corps. La terre est dévastée sur un grand nombre de kilomètres.

1. EXT/ LA RUE D’UN VILLAGE/ JOUR

Un peloton de soldats allemands à vélo entre dans un village par une route de campagne. Des enfants jouent sur la route, dans la poussière, devant la première maison du village. Quand ils voient les Allemands, les gamins se réfugient dans la cour. Quelques jeunes femmes, une grand-mère et un grand-père sortent de la cour de la maison, suivis par les enfants curieux, mais craintifs. Les paysans examinent les étrangers. Cinq soldats et un sous-officier s’arrêtent devant la maison. L’un d’eux s’approche du puits. Il puise de l’eau.

LE PREMIER SOLDAT

Staline kaput !

LE DEUXIÈME SOLDAT

Bolcheviks kaput !

Les soldats se mettent à rire. Les enfants jouent juste devant eux. Un soldat sort de sa poche quelque chose qu’il tend à un gamin. C’est une plaquette de chocolat enveloppée dans du papier. L’enfant mord dedans sans même enlever le papier. Il la mâche, puis la recrache. Le soldat éclate de rire. Les paysans restent à l’écart. Ils n’osent pas encore s’approcher. Un soldat prend son appareil photo, un autre s’avance vers les paysans et se place au milieu d’eux. Les paysans sont mal à l’aise, ils s’écartent. Le soldat rit. Il attrape une jeunette par le bras.

LE SOLDAT

Los, los. Fotos machen.

La fille rit et fait signe aux autres d’approcher. Elles s’avancent. Ils font la photo. Puis celui qui a pris la photo passe l’appareil au premier soldat et va rejoindre le groupe des paysans. Les autres viennent aussi. Tout le monde rit. Pendant ce temps, la grand-mère apporte du lait et du pain. Les soldats boivent le lait.

Sur la route, quelques soldats escortent sept prisonniers de guerre soviétiques : cinq infirmières et deux soldats. Les soldats allemands s’arrêtent. Les prisonniers s’arrêtent aussi, un peu à l’écart. Les soldats dévisagent les infirmières. Elles sont jeunes, jolies, brunes, bouclées, ce sont des Juives. Ces soldats allemands boivent du lait, eux aussi et goûtent le pain.

LE PREMIER HOMME D’ESCORTE

Du vrai pain qui sort du four.

LE DEUXIÈME HOMME D’ESCORTE

Fameux !

Ils regardent la grand-mère et ses vêtements cent fois reprisés. Ils regardent les jeunes infirmières. Puis un des hommes d’escorte s’approche des jeunes filles et pointe son fusil.

LE PREMIER HOMME D’ESCORTE

Déshabille-toi !

Les jeunes filles ne comprennent pas.

LE PREMIER HOMME D’ESCORTE

Va-s-y, déshabille-toi !

Les jeunes filles commencent à enlever leurs vareuses. Le soldat lui fait signe de continuer. Elles enlèvent leurs jupes. L’homme d’escorte rassemble les vêtements des jeunes filles et les donne aux paysans. Les habitants du village s’approchent pour regarder les jolies Juives. Quelqu’un essaie un vêtement. Un gamin est déjà en train de courir autour des jeunes filles, vêtu d’une vareuse. Les manches vont dans tous les sens. Tout le monde rit. Un soldat sort son harmonica et commente ce qui se passe en jouant de son instrument.

LE PREMIER HOMME D’ESCORTE

Continue, continue !

Il agite son fusil.

Les filles commencent à enlever leur linge de corps. Elles n’ont plus que leur dessous et leurs bottes. Elles essaient de dissimuler leur poitrine, se serrent les unes contre les autres. Maintenant, tout le village est là à les regarder de façon éhontée. Ils sourient en évoquant leurs charmes. L’officier s’approche des filles presque nues. Il se met à côté d’elles et se tourne vers la caméra. Le soldat à l’appareil photo demande au groupe de se déplacer un peu, arrange la composition et la lumière. Il fait une photo. Les soldats sourient. Ils poussent vers les jeunes filles un tout jeune soldat qui n’a même pas encore de moustache.

LE PREMIER SOLDAT

Va-s-y, va-s-y !

LE DEUXIÈME SOLDAT

T’inquiète pas, on viendra te tirer d’affaire.

Les soldats rient. Le garçon s’écarte, très gêné. Un autre soldat vient prendre sa place près des jeunes filles.

Un ordre retentit. Les soldats remontent sur leurs vélos et s’en vont. Les hommes d’escorte repartent sur la route avec leurs prisonniers. Les paysans les suivent des yeux.

UN PREMIER PAYSAN

Les Allemands ont de la gaité à revendre.

UN DEUXIÈME PAYSAN

Oui, ils aiment s’amuser. Quant aux infirmières de l’armée rouge, elles sont pas mal.

UNE PAYSANNE

Va donc enlever les mauvaises herbes !

Elle donne une petite tape sur la nuque au deuxième paysan, l’air facétieux. Tout le monde rit. Une jeune paysanne court vers le convoi, le rattrape et tend à une infirmière son maillot de corps et sa vareuse.

1. EXT/ UNE RUE D’UNE PETITE VILLE/ SOIR

La ville de Bélaïa Tserkov. La zone où se trouve la caserne allemande dans un faubourg de la ville. La caserne allemande, c’est le bâtiment de brique à un étage d’une école qui est provisoirement affecté à l’hébergement d’une unité militaire. L’arrière de la caserne donne sur le jardin de l’école. Des buissons et des arbres entourent l’école. On entend des rires et des voix qui viennent de la caserne. C’est le temps du repos bien mérité pour l’armée. Un élève officier lit une lettre, appuyé contre un arbre. Il termine sa lecture, approche la feuille de papier de son nez, respire son arôme, plie la lettre en quatre, la remet dans sa poche de poitrine. Plongé dans ses pensées, il passe le long d’une palissade, devant le bâtiment occupé par son unité. Il s’arrête stupéfait. Devant la petite maison du garde, il voit une sentinelle au regard sombre, un SS armé d’un fusil à baïonnette. Ce n’est pas un gamin, il a dans les trente-cinq ans. Trois jeunes filles sont assises à côté de lui. Une autre est en train d’uriner un peu à l’écart. Les filles sourient et pouffent même de rire. Tout cela a l’air absurde.

LA SENTINELLE

Monsieur l’élève officier, passez votre chemin,

il s’agit d’une exécution.

L’élève officier réplique en souriant.

L’ÉLÈVE OFFICIER

Vous parlez de ces jeunes filles ?

La sentinelle lance un regard sévère à l’élève officier. Il a perçu de l’ironie dans sa voix.

LA SENTINELLE

Vous allez voir vous-même.

L’ÉLÈVE OFFICIER

Merci infiniment.

La fille se relève et arrange sa jupe. Les autres filles se lèvent aussi et se mettent à marcher sur le sentier. La sentinelle et l’élève officier leur emboîtent le pas.

1. EXT/ UN FAUBOURG / L’ENTREPÔT DE VÉHICULES/ SOIR

Les trois filles, la sentinelle et l’élève officier marchent sur une route de campagne qui mène à l’entrepôt. Des buissons poussent au bord de la route. Il y a des hangars un peu penchés derrière des palissades. Ils croisent une petite fille maigre comme un clou qui ramène une chèvre, puis une vieille femme qui marmonne en boitant. Les trois filles, la sentinelle et l’élève officier arrivent devant un portail grillagé. Les trois filles et la sentinelle pénètrent dans une cour. L’élève officier reste devant le portail et regarde par les trous du grillage peint en couleur sombre et déjà écaillé. Il y a aussi d’autres militaires et des habitants de la ville devant le portail. Parmi les habitants, il y a une majorité d’hommes et quelques femmes.

Les visages des gens qui regardent ce qui se passe dans la cour sont tendus, on dirait qu’ils sont plongés dans quelque chose d’intime qui les touche personnellement. Deux officiers SS s’approchent du portail. La foule s’écarte pour les laisser entrer dans la cour. On entend des bribes de leur conversation.

LE PREMIER OFFICIER SS

De toute façon, pour le moment,

mes hommes ne peuvent pas faire ce travail.

LE DEUXIÈME OFFICIER SS

Et qu’est-ce qu’il faut faire des enfants ?

Il y en a un nombre considérable.

LE PREMIER OFFICIER SS

Commencez par les localiser. Il va y avoir du travail.

Les officiers entrent dans la cour. Une fosse a été creusée dans la cour entourée par un mur de briques. Neuf femmes et jeunes filles sont à genoux au bord du trou, le visage tourné vers la fosse. Il y a deux soldats armés de fusils debout derrière chaque femme. Les soldats portent l’uniforme des SS. Une table a été posée un peu à l’écart, deux soldats y sont assis. Les soldats chargent leurs armes. Tout près, un soldat fait du café sur une autre table.

Des groupes de neuf personnes, femmes et hommes, se tiennent à l’écart. Les trois filles qui viennent d’être amenées sont dans un de ces groupes. Ces gens forment des files, chacun doit avoir les mains posées sur les épaules de celui qui le précède. Silence complet, calme et discipline règnent dans la cour. Les deux officiers SS s’approchent du trou tout en devisant. L’un d’eux sort son pistolet et tire plusieurs coups de feu dans la direction de la fosse.

1. EXT/ BELAÏA TSERKOV/ UNE RUELLE QUI CROISE LA ROUTE/ JOUR

On voit quatre prêtres et pasteurs marcher dans une petite rue bordée de pommiers aux branches chargées de fruits appétissants. Ce sont les aumôniers Tewes et Wieltschek, le pasteur évangélique, aumônier de la Wehrmacht Kormann et le docteur Roiss, aumônier catholique de la 295ème division d’infanterie. Roiss est en tête du cortège. Ils arrivent devant un bâtiment blanc à un étage entouré par une palissade minable. C’est visiblement un bâtiment administratif.

Il y a dans la cour une vingtaine de soldats allemands et une multitude de jeunes Ukrainiennes. Une sentinelle de la milice ukrainienne armée d’un fusil est en faction devant le perron. Trois autres miliciens ukrainiens sont assis dans l’herbe, à l’ombre de la palissade. Des pleurs et des gémissements d’enfants viennent de l’intérieur du bâtiment.

Quelques soldats s’approchent des aumôniers qu’ils ont vu arriver.

UN SOUS-OFFICIER

Monsieur l’aumônier, c’est impossible de dormir.

Moi aussi, j’ai des enfants. Eux aussi.

UN PREMIER SOLDAT

On n’est pas venus faire la guerre aux enfants…

UN DEUXIÈME SOLDAT

Ils sont tous couverts de merde.

On ne peut pas les laisser comme ça.

UN TROISIÈME SOLDAT

Ils se croient tout permis, ces Ukrainiens !

Le Père Roiss lève la main droite.

LE PÈRE ROISS

Soldats, c’est pour cela que nous sommes là.

Ne vous inquiétez pas. Tout va s’arranger.

Les prêtres et pasteurs se dirigent vers l’entrée de l’immeuble. Les volets des fenêtres sont à moitié fermés ; par endroits, ils sont bloqués par des planches clouées en croix sur eux. Le milicien ukrainien armé d’un fusil qui est debout devant la porte s’écarte respectueusement. D’ailleurs, les aumôniers qui passent devant lui ne lui accordent pas la moindre attention.

1. INT/ BÉLAÏA TSERKOV/ LA MAISON AUX ENFANTS/ JOUR

Un garçon de seize ans les attend dans le couloir du rez-de-chaussée, un bâton à la main. Il ouvre une porte qui donne sur une pièce sans dire un mot et laisse entrer les aumôniers. Ils entrent dans la pièce l’un après l’autre. Il y a des enfants partout dans la pièce : des nourrissons, des bébés et des enfants de quatre et cinq ans. Certains sont couchés, d’autres assis sur les rebords des fenêtres et le sol qui est ouvert d’excréments. Il y a une multitude de mouches sur les corps, les rebords de fenêtres, le plafond, les murs. Certains enfants parmi les plus grands grattent le plâtre qui couvre les murs et le mangent. Deux hommes qui ont l’air d’être juifs sont assis par terre, indifférents à tout ce qui se passe. Il y a une forte odeur d’excréments et de corps sales. Les petits enfants pleurent. Le Père Roiss lève instinctivement la main et se bouche le nez.

LE PÈRE ROISS

O mein Gott !

Les aumôniers échangent des regards et se dirigent l’un après l’autre vers la porte qui mène à la pièce suivante en enjambant des corps. La foule des enfants se met à bouger, les pleurs et les gémissements se font plus forts encore. Une fillette de cinq ans crie en se balançant de gauche à droite.

LA FILLETTE

Hanna wielt ein brod ! Hanna wielt ein brod !!

Hanna wielt ein brod !!!

Un garçon d’environ quatre ans attrape la jambe du pasteur Kormann qui doit faire un gros effort pour la libérer.

La seconde pièce est également remplie d’enfants. Il y a aussi quelques femmes juives avec eux. L’une des femmes s’adresse au Père Roiss en allemand.

LA FEMME

Mon Père, aidez-moi. Je n’ai rien fait de mal.

Je ne me suis jamais intéressée à la politique.

Je ne suis pas juive. Je ne suis pas coupable. Aidez-moi.

Sans accorder la moindre attention aux supplications de la femme, le Père Roiss se tourne vers le garçon qui les a accueillis dans le couloir et qui suit la procession en donnant quelques coups de bâton pour écarter les enfants les plus envahissants. Roiss lui montre la porte fermée de la pièce suivante. Le garde s’approche et ouvre la porte avec une clé. Il s’avère que la pièce est un cagibi sombre où sont enfermés cinq femmes et deux nourrissons. La lumière éclaire brutalement la silhouette d’une femme, foulard noir sur la tête, visage de momie et yeux enfoncés couleur résine. Le Père Roiss recule tant il est surpris.

LE GARDE

C’est aussi des youpins, simplement, on ne sait pas encore si ce sont des youpins ou pas. On nous a dit de les garder à part.

Le garde referme la porte du cagibi. Les aumôniers qui ne comprennent pas ce que leur dit le garde se dirigent vers la sortie en se bouchant le nez. Les enfants sanglotent, tendent les bras vers eux et leur demandent du pain.

1. EXT/ BÉLAÏA TSERKOV/ LA COUR DE LA MAISON / JOUR

Devant l’entrée de la maison, se trouvent le lieutenant-colonel Helmut Groskurt, officier de l’état-major de la 295ème division d’infanterie, le lieutenant Schperhase, le sous-officier interprète Tichtchouk, un médecin militaire et un sous-officier du détachement logé à côté de la maison. Les officiers regardent en silence le capitaine du service de sécurité SD Lülei et l’Obersturmführer SD Hefner. Pendant ce temps, le sous-officier termine son rapport.

LE SOUS-OFFICIER

… Hier soir, on a chargé trois camions et on les a fait partir.

Le chauffeur d’un des camions a dit qu’ils avaient tous été fusillés. Et que ceux-là, ils avaient été laissés en vie. On dirait qu’il y a eu des problèmes. L’équipe a refusé de fusiller des enfants.

Le capitaine du service de sécurité SD Lülei et l’Obersturmführer SD Hefner s’approchent. Les officiers se saluent. Un moment de silence gêné commence. Le capitaine regarde, le soldat de la Wehrmacht, le bâtiment, le milicien ukrainien, les jeunes Ukrainiennes.

LE CAPITAINE LÜLEI

Oui, ce n’est pas simple.

LE LIEUTENANT-COLONEL GROSKURT

Qu’est-ce qui va arriver à ces enfants ?

LE CAPITAINE LÜLEI

On va les éliminer aujourd’hui. Nous avons malheureusement eu

des difficultés techniques qui nous ont causé, comme je peux le deviner, certains désagréments. Je vous garantis que le problème sera résolu dès aujourd’hui.

Le silence s’installe à nouveau. Tout le monde regarde le lieutenant-colonel Groskurt.

LE LIEUTENANT-COLONEL GROSKURT

Capitaine, je soutiens totalement les mesures les plus sévères prises contre les résistants, mais dans ce cas précis, il s’agit de mesures prises contre des femmes et des enfants. Et ces mesures ne se distinguent en rien des exactions commises par l’ennemi.

LE CAPITAINE LÜLEI

Mon Lieutenant-colonel, permettez-moi de vous faire remarquer que ce ne sont pas des femmes et des enfants, ce sont des Juifs.

LE LIEUTENANT-COLONEL GROSKURT

Capitaine, je comprends la spécificité de votre travail, mais dans ce cas précis, il est difficile d’expliquer à des soldats de la Wehrmacht qu’ils ne combattent pas contre la population civile. Il ne faut pas non plus exclure la possibilité qu’une information sur cet incident parvienne jusqu’à notre Pays. Les soldats mariés ont des enfants, eux aussi ; des circonstances comme celles-ci ne favorisent pas l’amélioration du moral des troupes. En ma qualité d’officier, par respect pour le détachement à la tête duquel je me trouve, je suis contraint d’intervenir dans des événements qui se déroulent devant tout le monde.

C’est à cet instant que la porte s’ouvre et que les quatre aumôniers – le Père Roiss, prêtre catholique, le pasteur évangélique Kornmann et les deux pasteurs Tewes et Wieltschek – sortent du bâtiment. Le Père Roiss fronce les sourcils, ébloui par la lumière vive. C’est une journée d’août chaude et ensoleillée. Le Père Roiss sort de sa poche un mouchoir blanc, essuie la sueur qui dégouline sur son front et se dirige vers le groupe d’officiers de la Wehrmacht et d’officiers SS. Les autres aumôniers s’échangent quelques mots brefs et lui emboitent le pas.

LE PÈRE ROISS

Quelle chance que vous soyez ici, Lieutenant-colonel !

Vous avez déjà vu cette horreur ?

LE LIEUTENANT-COLONEL GROSKURT

Nous sommes justement en train d’évoquer la situation présente, le capitaine et moi.

Le Père Roiss regarde l’officier des services de renseignement SS et fronce à nouveau les sourcils. Le silence s’installe à nouveau. Les adversaires préparent leurs arguments.

LE PÈRE ROISS

Qu’est-ce qui va arriver aux enfants ?

LE CAPITAINE LÜLEI

On va les éliminer aujourd’hui. Nous avons malheureusement eu des difficultés techniques qui nous ont causé certains désagréments.

Je vous garantis que le problème sera résolu dès aujourd’hui.

LE PÈRE ROISS

Mais c’est inhumain !

LE CAPITAINE LÜLEI

Qu’est-ce qui est inhumain, Mon Père ?

LE PÈRE ROISS

C’est inhumain de laisser des enfants dans de telles conditions, Capitaine. Et les soldats ! Ils voient tout cela ! Comment peuvent-ils accomplir leur devoir après tout cela ? C’est inhumain par rapport aux enfants et à nos soldats.

LE CAPITAINE LÜLEI

Je pense, Mon Père, que les conditions crées par la guerre ne conviennent pas pour une dispute philosophique. Je suis d’accord avec vous sur le point qu’il faut épargner à nos troupes de tels bouleversements. Cela dit, pour un soldat allemand il ne doit rien exister qu’il ne puisse supporter au nom de la grandeur du Reich. J’ai mon devoir à accomplir. Vous avez le vôtre. Et bien que je sois moi aussi un chrétien évangélique, j’estime que les aumôniers doivent s’occuper des âmes des soldats et non empêcher que le devoir de chacun soit accompli. Je vous le garantis, ce soir, ce problème sera résolu et les conditions d’un repos paisible pour nos soldats seront rétablies.

Le prêtre garde le silence. Ses confrères qui se trouvent derrière lui baissent la tête. Le silence s’installe à nouveau et on entend encore plus distinctement les pleurs des enfants.

LE LIEUTENANT-COLONEL GROSKURT

Capitaine, l’Obersturmbanführer dispose-t-il d’un ordre du haut commandement exigeant l’élimination des enfants ?

LE CAPITAINE LÜLEI

Mon Lieutenant-colonel, je suis certain que l’Obersturmbanführer dispose de tout ce qui s’impose en un tel cas.

LE LIEUTENANT-COLONEL GROSKURT

Capitaine, en raison des circonstances, je suis contraint de reporter l’exécution des actions prévues tant que je n’aurai pas reçu d’ordre du commandement de l’armée.

LE CAPITAINE LÜLEI

Mon Lieutenant-colonel, dans ce cas, il me faut

un ordre écrit de votre part.

LE LIEUTENANT-COLONEL GROSKURT

Vous l’obtiendrez dès que j’aurai reçu l’ordre

du commandement de l’armée.

LE CAPITAINE LÜLEI

Mon Lieutenant-colonel, j’ai reçu l’ordre précis

de réaliser cette opération aujourd’hui.

LE LIEUTENANT-COLONEL GROSKURT

Capitaine, j’insiste sur ma décision et si cela se révèle nécessaire, j’obtiendrai sa mise en œuvre par la force.

LE CAPITAINE LÜLEI

Mon Lieutenant-colonel, je vais être contraint d’informer

ma hiérarchie de cette décision.

LE LIEUTENANT-COLONEL GROSKURT

Capitaine, je connais les instructions des instances politiques, mais afin de maintenir la discipline militaire,

je dois exiger que les opérations soient réalisées sous une forme appropriée, selon le règlement.

Les officiers de la Wehrmacht et les officiers de service de renseignement SS se saluent et partent dans des directions opposées.

LE MÉDECIN MILITAIRE

Il faut leur faire parvenir au moins de l’eau. La situation est telle qu’on ne peut pas ne pas exclure un risque d’une épidémie.

Si on ne leur donne pas d’eau, ils vont commencer à mourir.

LE PÈRE ROISS

Oui, oui, au moins de l’eau, au moins de l’eau

Le Père Roiss se dirige vers le groupe de soldats qui est toujours là, un peu à l’écart. Les autres aumôniers le suivent.

Le milicien ukrainien en faction sur le perron de la maison parle en souriant à deux paysannes jeunes et jolies. Les jeunes filles jettent des regards aux soldats et parlent d’eux à voix basse. Le milicien taquine les filles et rit. Les filles rougissent. Les pleurs ininterrompus des enfants parviennent de l’intérieur du bâtiment.

1. EXT/ UN VILLAGE À L’ORÉE D’UNE FORÊT/ JOUR ENSOLEILLÉ

Une jeune fille de la campagne en robe de coton à fleurs est en train de tamiser du blé dans une clairière baignée de soleil. Elle est debout sur un tapis où sont posés deux sacs de blé battu. Elle tient un tamis. Elle puise du blé dans le sac, lève le tamis au-dessus de sa tête et fait tomber le blé tamisé sur le tapis. Le vent sépare les grains et les balles. Puis la jeune fille se penche, rassemble le blé dans le tamis qu’elle lève à nouveau avant de faire tomber le blé sur le tapis. Les gestes de la jeune fille sont gracieux, souples et élégants. Les oiseaux gazouillent et on a l’impression que la guerre n’existe pas.

1. INT/ KIEV/ UN COULOIR D’UNE PRISON/ JOUR

Un long couloir de prison. À gauche et à droite, on voit des portes de cellules en métal. Un gardien marche dans le couloir. Il frappe les portes avec ses clés et crie.

LE SURVEILLANT

Debout contre le mur ! Debout contre le mur !

Debout contre le mur !

Le surveillant va jusqu’au bout du couloir et revient en faisant les mêmes gestes et prononçant les mêmes mots. Un groupe de cinq personnes, soldats et officiers du NKVD, arrive dans le couloir. Parmi eux se trouvent le directeur de la prison et son adjoint. Ils s’approchent de la première porte. Le surveillant ouvre la porte de la cellule en faisant cliqueter ses clés. Le directeur s’avance sur le seuil de la cellule, un pistolet à la main. Il tire. Des cris retentissent. Tout en marchant, le directeur donne son arme à un des soldats et en prend une autre. Trois pas plus loin, il y a une autre cellule. On ouvre la porte et on tire. Trois autres pas et on ouvre une porte. Un homme enfermé dans la cellule se précipite. Un coup de feu dans le ventre. Le corps est traîné à l’intérieur de la cellule. Les tirs continuent. On entend des cris. Encore trois pas et c’est la cellule suivante…

1. EXT/ KIEV/ UNE COUR/ JOUR

Une cour intérieure limitée par les murs de quatre immeubles. Cinq garçons sont en train de jouer à chat. Deux fillettes jouent à la marelle avec un éclat d’obus. Quatre gamins de huit à douze ans courent après un cinquième dégingandé. Quand ils se rapprochent, ils se placent derrière lui et répètent comme une comptine.

LE PREMIER GAMIN

Frappe le youpin bolchevik ! Il mérite un coup de trique !

LE DEUXIÈME GAMIN

Frappe le youpin bolchevik ! Il mérite un coup de trique !

LE TROISIÈME GAMIN

Frappe le youpin bolchevik ! Il mérite un coup de trique !

Une femme se penche à une fenêtre.

LA FEMME

Sénia, ne dis pas d’âneries !

LE GAMIN DÉGINGANDÉ

Youpins vous-mêmes !

Le petit groupe court après le gamin dégingandé. Le gamin dégingandé leur échappe. Ils courent tous en rond. Le groupe le rattrape, se jette sur lui et le traîne vers un arbre. Pendant qu’ils le traînent en riant et répétant leur formule, le dégingandé se débat comme un beau diable.

LES GAMINS

Sus au youpin bolchevik ! Il mérite un coup de trique !

LE GAMIN DÉGINGANDÉ

J’suis pas un youpin !

UN GAMIN

C’est pas un youpin, c’est un nazi !

Les gamins reprennent en chœur.

LES GAMINS

Sus au nazi ! Sus au nazi ! Sus au nazi !

Les gamins réussissent à traîner leur victime en hurlant, riant et piaillant. Il y a une corde munie d’une boucle sur l’arbre. Ils traînent le gamin dégingandé vers la corde en poussant de joyeux hurlements. Ils passent la boucle autour du cou et deux gamins commencent à tirer sur la corde. Les fillettes arrêtent de jouer à la marelle, s’approchent et regardent. Le garçon crie. Quelqu’un siffle. Un chien aboie.

Un adolescent de treize ou quatorze ans arrive dans la cour en courant. Il siffle.

L’ADOLESCENT

Venez vite, on attaque les magasins.

Les gamins laissent tomber l’exécution de leur condamné, partent en courant et en riant en direction de la rue et passent sous le porche. Le garçon dégingandé dégage sa tête de la boucle et les suit aussitôt.

1. INT/ KIEV/ UNE QUINCAILLERIE/ JOUR

Une semi-obscurité règne dans la quincaillerie. Les fenêtres sont camouflées avec du papier et des planches. Quelques rais de lumière pénètrent à peine à l’intérieur. Il y a du bruit et de l’agitation devant la porte, du côté de la rue.

UNE PREMIÈRE VOIX D’HOMME

Va-s-y, frappe un bon coup, on n’a pas de temps à perdre.

UNE VOIX DE FEMME

Maintenant, tout ça, c’est à nous.

UNE DEUXIÈME VOIX D’HOMME

Eux, ils ont volé le peuple.

Ils tapent sur la porte une fois, deux fois. Un trou apparaît dans la porte, puis c’est une planche qui saute. Ils arrachent les planches posées sur la fenêtre, le bâton heurte la vitre qui se brise en mille morceaux. Des gens passent par la fenêtre. La porte finit par céder sous les coups d’un pied-de-biche et une dizaine de personnes se précipitent à l’intérieur du magasin.

LA VOIX D’UN ADOLESCENT

À l’attaque !

Ils se jettent tous sur les étagères où trônent des pots de peinture, des râteaux, des raclettes, des poignées, des clous, des verrous. Ils bourrent leurs poches de tout ce qu’ils peuvent. Un homme enlève sa veste, fait un nœud aux manches pour en faire un balluchon et commence à y renverser une caisse pleine de clous qui lui égratignent les mains. Un autre le rejoint, lui arrache la caisse des mains et l’emporte.

LE PREMIER HOMME

Tu vas où ?

LE DEUXIÈME HOMME

Et toi ?

LE PREMIER HOMME

Rends-les moi ! C’est mes clous.

LE DEUXIÈME HOMME

C’est pas écrit qu’ils sont à toi.

L’homme qui emporte la caisse de clous s’approche en courant des lampes à pétrole. Il en met deux dans la caisse et une entre les dents. Les gens courent de tous les côtés. Les rayons de la quincaillerie vont bientôt être vides.

Deux hommes sont en train d’enfoncer la porte qui mène à la réserve. Une bande de gamins débarque dans la quincaillerie comme un vol de moineaux. Le plus âgé réussit à prendre une lampe à pétrole et un bocal vide. Il s’empare d’une pile de couvercles en métal. Puis il voit une pelle et abandonne les couvercles. Il se précipite vers la pelle. Mais une fille arrive avant lui et prend la pelle. À côté, une vieille femme enfile tout un tas de tabliers en toile cirée. La porte de la réserve est ouverte. Sept hommes et femmes y entrent aussitôt. Le gamin y va aussi, il se faufile entre deux hommes. Il prend un coup dans la mâchoire et fait un vol plané en arrière. Le verre de la lampe à pétrole s’est cassé. Dégoûté, le gamin sort du magasin.

1. EXT/ KIEV/ UNE PLACE DE MARCHÉ/ JOUR

Des gens courent dans tous les sens, d’une échoppe à l’autre, les bras chargés de différents articles. Toutes les échoppes sont éventrées, leurs portes et fenêtres enfoncées. Les gens emportent tout ce qui était à vendre : deux femmes tirent un canapé, un homme fait rouler un tonneau d’huile ou bien de goudron. Il ne sait pas lui-même ce qu’il contient. Une vieille femme porte en collier des masques à gaz, sur la tête une douzaine de chapeaux et tient une brassée de petits balais. Les gens s’emparent de tout ce qui reste : savons, bougies, cuvettes, casseroles, réchauds. Certains remplissent un sac de toile, une brouette, un panier ; d’autres prennent ce qu’ils peuvent porter dans les bras ou font un balluchon avec une veste ou un foulard. Des vieux, des jeunes et des enfants pillent les échoppes.

UNE PREMIÈRE VIEILLE

Seigneur, on dirait la fin du monde, on se croirait à Pompéi !

UNE DEUXIÈME VIEILLE

N’y va pas, Nioura. Ils vont te tabasser.

Une charrette stationne devant deux échoppes. Des jeunes gars sont debout, juste à côté. Ils attaquent les gens qui sortent des échoppes, leur prennent leur butin et le jettent dans la charrette. Ils sont cinq, cinq gars vigoureux. Ils boivent de la vodka avec de grands éclats de rire.

UN DES GARS

Grand-père, file-moi tout ça !

LE VIEIL HOMME

Sûrement pas !

LE GARS

Ah non ! File-moi tout ça !

Il lui arrache le sac des mains, jette le sac dans la charrette pendant que ses copains s’esclaffent. Il fait pivoter le vieil homme pour qu’il soit face à l’échoppe et le pousse dans le dos.

LE GARS

Retournes-y !

Le vieil homme se retourne et dévisage le gars avec, dans le regard, un mélange d’indignation et de stupéfaction.

LE GARS

Vas-y, Grand-père, remets ça !

Les gars éclatent de rire. Ils s’amusent comme des fous. Ils voient une jeunette courir, les bras chargés de tissu. Ils veulent l’empêcher de passer en écartant les bras. Elle tente de leur échapper.

UN DEUXIÈME GARS

Sacrée gonzesse !

Il la prend par la taille, l’enlace, l’embrasse. Un autre gars s’empare du rouleau de tissu qu’elle tenait et le jette dans la charrette. La fille ne se laisse pas faire, elle se dégage et part en courant. Les gars éclatent de rire et poussent des cris. Ils sont costauds, les gens ont tous peur d’eux, mais il y en a quand même qui se défendent. C’est vraiment dur et énervant de devoir dire adieu à tous ces objets. Il y a une vieille femme à deux pas. Elle se signe.

LA VIEILLE FEMME

Seigneur, fais que les Allemands arrivent vite, sinon,

ceux-là vont s’en prendre à nos maisons !

Un gamin passe devant un vieil homme. Il a du mal à porter une énorme balance de magasin.

LE VIEIL HOMME

Tu vois, petit, t’as voulu voler, t’en plains pas !

Va plutôt dire à ta mère qu’elle te donne une bonne correction !

Les gens courent d’une échoppe à l’autre dans tout le marché. On sent l’excitation que procure le fait de voler. Pourtant, non loin de là, des jeunes filles assez nombreuses qui font la queue devant un salon de coiffure observent paisiblement la scène. Une affiche publicitaire est accrochée à la devanture : « Coupe à la mode, frisage des cheveux permanent ». À l’intérieur, Israël et Moïse font des coupes et des permanentes. On voit aussi trois hommes pousser un piano à queue dans la rue.

1. EXT/ KIEV/ UNE RUE DE LA VILLE/ JOUR

Une rue déserte. À droite, on voit un immeuble à un étage dont le toit a été arraché par une bombe ; des flammes s’échappent par les fenêtres brisées. À gauche, il y a des poteaux et des arbres. On aperçoit au loin la carcasse d’une voiture qui a brûlé, une montagne d’ordures, un fragment de barricade détruite par la pluie. On voit sortir de l’immeuble en feu un homme en veston, pantalon et casquette qui porte une contrebasse. Il traverse la rue avec sa contrebasse.

1. EXT/ UN CHAMP/ UN CHEMIN DE TERRE / JOUR

Un chemin traverse un champ envahi par l’herbe. À gauche et à droite, le long du chemin, on voit des buissons et par endroits, des jeunes saules. Une forêt s’étend au loin. Une camionnette est arrêtée sur le chemin. Les portières de la cabine sont ouvertes. Un soldat de l’armée rouge est assis à côté du camion, la tête dans les mains. Trois soldats allemands sont debout près du camion. Il y en a un qui secoue le sac du soldat et vide son contenu sur le chemin. Il sépare les différents objets avec le pied. Il en ramasse un, le secoue pour enlever la poussière et le glisse dans sa poche. A une certaine distance, plusieurs soldats allemands portent vers le camion un soldat blessé dont on ne voit pas bien à quelle armée il appartient. Quelques soldats allemands traversent le chemin en courant. Des coups de feu retentissent de temps en temps, au loin.

Au premier plan, à une dizaine de mètres de la camionnette, il y a deux cadavres de soldats soviétiques couchés sur le dos. Des soldats sans armes, sans manteaux, sans couvre-chefs. Un des deux n’a qu’un masque à gaz. L’autre doit être un officier à en juger d’après son ceinturon. Un soldat allemand fouille la poche de poitrine de l’officier, puis se tourne vers le soldat et fouille ses poches. Il glisse un objet qu’il a trouvé dans un des petits sacs qu’il a accrochés à sa ceinture et se dirige vers la camionnette.

1. EXT/ UNE ROUTE DE GRAVIERS DANS UNE FORÊT DE PINS/ JOUR

Une large route de graviers dans une forêt de pins. Un détachement de sapeurs est en train de déminer la route. Plusieurs hommes ont l’oreille collée au sol, les autres creusent. Un adjudant dirige l’opération.

Un peloton de fusiliers approche. Ils escortent une vingtaine de prisonniers soviétiques. Ils s’arrêtent. Le lieutenant qui est à la tête du peloton rejoint l’adjudant et ils parlent tous les deux de quelque chose. L’adjudant s’approche des démineurs. Il leur dit quelque chose. Ces derniers cessent leur travail de déminage et se dirigent vers le bas-côté de la route.

Les soldats ordonnent aux prisonniers de se mettre en rang par deux. Les prisonniers se serrent les uns contre les autres en se tenant par les coudes. Les soldats allemands reculent d’une quinzaine ou une vingtaine de pas. Ils s’accroupissent. Le lieutenant ordonne.

LE LIEUTENANT

Marsch ! Marsch ! Marsch !

Les prisonniers commencent à marcher lentement.

Ils continuent, continuent, continuent d’avancer sur la route.

1. ARCHIVE : EXT/ UN VILLAGE UKRAINIEN/ JOUR

Il y a de la fumée dans le village. Un char allemand attaque une maison. Encore un coup de feu. La maison brûle. Des nuages de fumée noire s’élèvent dans le ciel.

Des colonnes d’automobiles allemandes roulent sur la route. La ville de Kiev vue de la rive gauche du Dniepr. Un pont flottant a été installé pour la traversée du fleuve. Du matériel militaire est acheminé sur ce pont flottant.

1. EXT/ KIEV/ UNE RUE QUI MONTE/ JOUR

Une rue qui monte. Des maisons sans étage ou à un étage, des palissades. Des fusiliers allemands sont dans cette rue. À peu près un peloton. Ils ont tous leur équipement complet : casques, mitraillettes, sacs, flasques, pelles. Un détachement se trouve à droite ; il attend l’officier qui est à sa tête et l’ordre qu’il va donner. Un autre détachement au centre de la rue gravit lentement la colline. Un troisième détachement est à l’arrêt à gauche, à côté d’une maison ; puis il se met, lui aussi, à monter la rue. Des civils, personnes âgées, femmes, enfants qui sont des habitants de la ville sont sortis de chez eux. Ils examinent les Allemands avec curiosité.

1. EXTÉRIEUR/ KIEV/ UNE RUE DE LA VILLE/ JOUR

Des hommes, des femmes, des enfants sont massés le long de la rue sur deux ou trois rangs. Certaines femmes ont mis des foulards blancs et des corsages des dimanches. Certains ont des bouquets de fleurs à la main. Certains ont l’air tendu, d’autres sourient. Les soldats allemands passent devant les habitants de la ville, ils marchent par deux ou tout seuls, les uns derrière les autres, avec un intervalle de quelques pas. Ils sont d’excellente humeur. Certains sourient. Ils essaient d’échanger des cris.

UN PREMIER SOLDAT

Mademoiselle, Bolchevik foutu !

UN DEUXIÈME SOLDAT

Bolchevik foutou ! Ukraine ! Ukraine !

DES JEUNES FILLES

Ukraine ! Uk-krai-ne !

UN TROISIÈME SOLDAT

Uk-krai-ne ! On va promenade ! Spazieren, bitte !

La foule d’abord méfiante, sur la défensive, devient de plus en plus audacieuse et s’approche du bord du trottoir et des militaires qui marchent sur la chaussée. Nombreux sont ceux qui se signent. Des larmes coulent sur les visages de certains Kiéviens. Certains, principalement de vieilles paysannes, se mettent à genoux, s’inclinent et essaient d’embrasser les jambes des libérateurs qui défilent.

UNE PAYSANNE

Nos libérateurs ! Nos chers libérateurs !

UN VIEIL HOMME

Dieu soit loué ! On a tenu jusqu’à votre arrivée ! On vous aime !

UNE JEUNE FILLE

Regarde-les, ils sont jeunes, sveltes, beaux,

tirés à quatre épingles !

UN HOMME

Ça nous change de ces va-nu-pieds au cul rouge. Ça, c’est sûr.

Peu à peu, la foule dans laquelle il y a beaucoup de jeunes filles et de jeunes gens qui sont visiblement sortis de leurs cachettes, caves et greniers, se met à partager la gaité ambiante. Cela ressemble de plus en plus à un défilé militaire. On voit des motocyclistes casqués, armés de mitrailleuses imbriquées dans les guidons qui se faufilent entre des poids lourds chargés d’obus et de sacs. D’énormes chevaux de trait roux attelés par six tractent sans avoir l’air de faire un effort de lourdes pièces d’artillerie. Et quand les chefs des détachements apparaissent montés sur de fringants étalons blancs, des hourrahs retentissent.

1. ARCHIVES : EXT/ KIEV/ UNE RUE DE LA VILLE/ JOUR

Le Kréchtchatik. La queue des habitants de la ville devant le kiosque où on distribue le journal La Nouvelle Parole ukrainienne. La foule se presse. Chacun veut avoir son exemplaire. Les gens restent aux abords du kiosque pour lire le journal.

Devant un autre kiosque, on distribue des drapeaux ornés de croix gammée et des cartes postales sur lesquelles le portrait de Hitler est reproduit.

Un garçon colle une affiche sur la vitre arrière d’un tramway. Sur l’affiche, il y a un portrait de Hitler et l’inscription « Hitler, le libérateur de l’Ukraine ».

1. EXT/ KIEV/ LA COUR D’UN IMMEUBLE DE LOGEMENTS/ SOIR

Il y a de l’agitation dans la cour du 27 rue Tourguénievskaïa. Les locataires sont à leurs fenêtres, les enfants courent dans la cour, les vieilles femmes assises sur un banc donnent des conseils. On pourrait croire que tout le monde participe à un jeu amusant.

UNE PREMIÈRE VOIX

Elle est là !

UNE DEUXIÈME VOIX

Elle a filé par là !

UNE TROISIÈME VOIX

Elle est dans l’entrée de l’immeuble !

Les enfants sautent et piaillent. Deux femmes et un homme courent d’un immeuble à l’autre. Une jeune fille qui n’a pas de foulard sur la tête traverse la cour à toute vitesse. La fille échappe à l’homme qui écartait ses grosses pattes pour l’attraper et se précipite vers l’entrée de l’immeuble qui n’est pas éclairée. Elle est aussitôt suivie par l’homme et les deux femmes.

UNE VIEILLE FEMME

La pauvre ! Qu’est-ce qu’ils ont tous après elle ?

UNE FEMME

C’est pour qu’elle ne mette pas le feu à l’immeuble.

LA VIEILLE FEMME

Pourquoi ?

LA FEMME

Hier, elle a crié : « Quand les Allemands seront là, je ferai tout sauter ». Ils essaient de l’attraper pour qu’elle mette pas le feu à l’immeuble. On sait jamais avec ces dingues des jeunesses communistes, elle peut vraiment mettre le feu.

On voit la silhouette de la fille par la fenêtre du premier étage, puis debout sur le rebord de la fenêtre, au second. Elle s’accroche avec adresse à la gouttière qui court le long du mur et se met à l’escalader.

L’HOMME

Stop ! Tu vas où ?

LA FEMME

Elle est là !

Deux soldats allemands entrent dans la cour. Ils lèvent les yeux en souriant. Le concierge tape sur le bas de la gouttière avec un bâton.

LE CONCIERGE

Descends de là ! Et qu’ça saute !

L’homme et la femme qui essayaient d’attraper la fille apparaissent à la fenêtre d’un palier.

L’HOMME

Tu vas où ?

La fille continue d’escalader la gouttière en hurlant.

LA FILLE

Salauds !

Il y a déjà beaucoup de monde en bas. Les femmes chuchotent.

UNE PREMIÈRE FEMME

Quelle salope !

UNE DEUXIÈME FEMME

La concierge a été porter plainte, mais les Allemands ont dit :

« débrouillez-vous tout seuls ! ».

LA PREMIÈRE FEMME

Elle est cinglée, mais nous après, qu’est-ce qu’on va faire ?

LA DEUXIÈME FEMME

Oh, mon dieu…

La fille allait arriver au toit quand une des accroches qui maintient la gouttière contre le mur se détache. La fille s’écrase sur le sol en hurlant.

La foule pétrifiée entoure le corps. Les enfants regardent, curieux et effrayés. Le concierge apporte un morceau de toile de sac et recouvre le corps.

1. EXT/ KIEV/ UNE RUE/ JOUR

Deux soldats allemands marchent dans la rue avec une vache. On voit au loin un groupe d’hommes assis sur la chaussée. Une sentinelle armée d’un fusil est debout à côté d’eux. Deux agents de la police allemande contrôlent les papiers des passants. On voit passer un motocycliste allemand qui a un buste de femme en marbre dans le panier de son side-car. La statue porte un casque sur la tête. Il y a quelques cadavres d’hommes à moitié nus sur la chaussée. Des piétons vaquent à leurs occupations. Quand ils remarquent les agents de police, ils se mettent à marcher un peu plus vite. Un officier allemand fait cirer ses chaussures chez un cireur des rues, puis se lève, allume une cigarette et se dirige vers la patrouille de police.

1. EXT/ KIEV/ UNE RUE DE LA VILLE/ JOUR

Quatre policiers allemands – trois agents et un officier du 303ème bataillon de la police – et trois collaborateurs bénévoles en civil – un tout jeune et deux plus âgés – marchent dans une rue. Plus loin, un groupe de policiers allemands saute d’un camion. Les policiers se séparent et entrent dans différents immeubles. Les gens qui marchent dans la rue s’écartent terrorisés. Quelqu’un s’empresse de traverser la rue. Les quatre policiers allemands et leurs trois collaborateurs en civil pénètrent dans la cour d’un immeuble.

1. INT/ UN APPARTEMENT AU TROISIÈME ÉTAGE/ JOUR

Par la fenêtre, on voit la cour arborée et le passage couvert qui mène à la rue. Les trois agents de police allemands et deux collaborateurs en civil attendent dans le passage. L’officier et le troisième collaborateur en civil s’approchent d’eux. Le concierge hoche la tête en signe d’approbation et désigne de la main des fenêtres. D’abord, des fenêtres du rez-de-chaussée, puis des fenêtres du second étage et enfin celle par laquelle nous observons la scène. L’officier donne ses ordres et ses subordonnés s’élancent pour les exécuter.

Une femme juive se trouve dans la pièce avec ses deux filles de douze et quatorze ans. C’est elle qui regardait par la fenêtre. On entend des bruits de bottes dans l’escalier. Le bruit se fait plus proche. Les policiers se dirigent vers cet appartement.

LA FEMME

Courez-vous cacher au grenier.

La femme pousse ses filles vers la porte d’entrée. Les fillettes ne partent pas. Elles secouent la tête, l’air effrayé.

LA FILLE AÎNÉE

On n’y va pas, maman. On ne va pas te laisser toute seule.

La femme essaie de les faire sortir de force.

Un coup de sonnette si fort que la porte d’entrée se met à trembler. La femme ouvre la porte. Deux agents de police allemands entrent dans l’appartement. La femme est debout, ses filles se serrent contre elle comme des poussins contre leur mère. La femme tremble. Le premier agent de police crie en allemand.

LE PREMIER AGENT DE POLICE

Vous avez des usines ? Des voitures ? De l’or ?

Le deuxième agent répète ces questions en russe.

LE DEUXIÈME AGENT DE POLICE

Vous avez des usines ? Des voitures ? De l’or ?

Ces questions sont si inattendues et idiotes que les filles se mettent à sourire sans le vouloir. La fille aînée se dirige vers un lit et tire une valise rangée dessous. Elle contient les outils de son père. Leur père est menuisier. La jeune fille prend un rabot et explique avec des gestes que son père est menuisier.

Les Allemands ne s’attendaient pas à cela et restent un instant bouche bée. Puis le premier reste dans la pièce tandis que l’autre se précipite au grenier. On entend du bruit qui vient de là-bas, quelque chose tombe, quelque chose se casse. Puis il revient dans la pièce. Les agents vident les armoires de leur contenu, retournent les matelas, balaient le dessus de la commode d’un revers de la main. Ils ne prennent rien.

LE PREMIER AGENT DE POLICE

Qu’est-ce qu’on en fait ?

LE DEUXIÈME AGENT DE POLICE

On s’en va.

Les agents de police sortent de l’appartement. La porte reste ouverte. Des bruits de bottes et des cris résonnent encore dans l’immeuble. La mère et la fille cadette restent immobiles. L’aînée s’approche de la fenêtre.

Des agents emmènent trois Juifs : un homme d’une trentaine d’années, un vieil homme et une vieille femme. On les pousse dans le passage devant quelques voisins et le concierge.

1. EXT/ KIEV/ UNE RUE / JOUR

Jacob Lieberman sort de chez lui, s’engage dans la rue, puis tourne vers une place. Il n’a pas fait dix pas qu’un cri retentit dans son dos.

UNE VOIX D’HOMME

Bouge pas !

Lieberman accélère et fait semblant de penser que ce cri ne le concerne pas. Plusieurs passants se tournent vers lui, puis vers l’endroit d’où vient la voix. Lieberman poursuit sa route. On entend un bruit de bottes qui se rapprochent de lui.

LA VOIX D’HOMME

Stop !

Lieberman s’arrête et se retourne.

Un homme grand, vêtu d’un manteau noir et coiffé d’un képi, le rejoint d’un pas vif.

L’HOMME

Vos papiers, s’il vous plaît.

LIEBERMAN

Quoi ?

L’HOMME

Montrez-moi vos papiers… s’il vous plaît.

LIEBERMAN

Pour quel motif ?

Des badauds sont déjà autour d’eux. Quelques femmes coiffées d’un foulard, qui reviennent du marché, une petite dame en manteau, petit chapeau et bottines, un vieil homme barbu, une femme et une fillette de cinq ans, des enfants. L’homme jette un regard à tous ces gens et déclare.

L’HOMME

Je suis un agent de la milice politique ukrainienne.

Montrez-moi vos papiers.

LIEBERMAN

Je n’ai pas ma carte d’identité sur moi. Mais de quoi s’agit-il ?

L’HOMME

Je vous soupçonne d’être un youpin.

L’agent de la milice politique regarde le petit groupe rassemblé devant lui. Sa révélation produit une certaine impression sur son auditoire. Le vieil homme émet un grognement, les femmes hochent la tête, la fillette tire sa mère par la main. La mère la retient, elle veut voir comment cela va se terminer.

LIEBERMAN

J’appartiens au peuple karaïte. Ma carte d’identité a brûlé dans un bombardement. Je vais justement la faire refaire.

L’HOMME

Moi, je vous soupçonne d’être un youpin !

La petite dame en manteau, petit chapeau et bottines s’avance un tout petit peu.

LA PETITE DAME

Laissez cet homme tranquille.

Vous voyez bien qu’il a déjà beaucoup souffert.

UNE VOIX

C’est de naissance.

Un rire mauvais retentit.

L’agent de la milice politique se tourne vers la dame.

L’HOMME

Vous aussi, vous êtes youpine ?

Montrez-moi vos papiers, s’il vous plaît.

La petite dame recule et pâlit.

UNE VOIX DE FEMME

Elle est toute crispée. Youpine ! Sale youpine ! Montre-nous tes papiers ! Et elle se met du rouge à lèvres…

La petite dame recule encore, puis s’enfuit à toute vitesse. Des sifflements commencent à retentir dans son dos.

UNE VOIX D’HOMME

Tu n’iras pas bien loin !

Jacob Lieberman est blême.

L’agent de la milice politique le prend doucement par le coude.

L’HOMME

Soit tu enlèves ton pantalon, soit je t’embarque.

UNE FEMME QUI PORTE UN GROS SAC

Vas-y, enlève ton pantalon, le bigleux !

LE VIEIL HOMME

Montre ton petit oiseau à la dame !

La petite foule commence à rire aux éclats.

L’HOMME

On y va sans s’énerver…

Une voiture munie d’un haut-parleur débouche dans la rue. Quelqu’un répète sans cesse : « *Faites savoir à la Gestapo et à la police où se trouvent communistes, résistants et youpins. Faites savoir à la police…*»

1. EXT-INT/ KIEV/ UNE RUE / JOUR

L’agent de la milice politique ukrainienne conduit Lieberman. Lieberman marche le premier, l’agent le suit de près, légèrement plus à gauche. Des passants les croisent : un homme qui porte un poste de radio, une vieille femme qui tient un enfant par la main. Lieberman reconnaît un jeune homme, visiblement un étudiant qui marche dans sa direction ; il le salue. Il s’arrête un instant pour lui dire quelque chose, mais le jeune homme semble pressé, il se contente de répondre à Lieberman d’un signe de tête et se met à marcher plus vite.

L’agent de la milice lui donne un petit coup de coude dans le dos.

LIEBERMAN

J’appartiens au peuple karaïte.

L’HOMME

Vous expliquerez tout ça là-bas, camarade youpin.

Moi, je dois juste vous amener.

Ils arrivent un peu plus tard devant l’entrée d’un cinéma. Un soldat allemand immense et sec est de garde devant la porte. Il s’écarte pour laisser passer Lieberman.

LE SOLDAT ALLEMAND

Jude!

Le soldat lance ce mot vers le hall plongé dans la pénombre. Un homme en uniforme des SS sort de la pénombre. Il attrape le bras de Lieberman et le pousse vers l’intérieur du hall.

LE SOLDAT SS

Kommen!

Lieberman tente d’expliquer quelque chose.

LIEBERMAN

Ich bin karaïte. Ich bin karaïte.

Le soldat le frappe dans le dos avec la crosse de son fusil et Lieberman se retrouve dans la salle du cinéma.

1. INT/ LA SALLE DU CINÉMA/ JOUR

Il y a près de trois cents Juifs dans la salle. La plupart sont des vieillards à la barbe blanche. Ils sont assis sans faire de bruit. Certains échangent quelques mots avec leurs voisins à mi-voix. Certains prient. Plusieurs vieillards dorment. Personne ne prête une attention particulière à Lieberman. Lieberman s’assied à côté d’un jeune homme. Le jeune homme se penche vers lui.

LE JEUNE HOMME

Quelle rue ?

LIEBERMAN

Korolenko.

LE JEUNE HOMME

C’est pas loin. Moi, on m’a amené de la rue Mejigorskaïa.

LIEBERMAN

Qui ?

LE JEUNE HOMME

Je ne sais pas. Sans doute les mêmes que vous.

LIEBERMAN

Pour quoi faire ?

LE JEUNE HOMME

On va nous projeter un film.

Le jeune homme regarde Lieberman et sourit.

Ils restent silencieux quelques instants, puis le jeune homme se penche à nouveau vers Lieberman.

LE JEUNE HOMME

On va nous emmener travailler dans le quartier de Syriets et ensuite, quand la nuit sera venue, on nous fusillera.

LIEBERMAN

Pour quoi faire ?

LE JEUNE HOMME

C’est comme ça que c’est organisé. Vous préféreriez qu’on nous fusille d’abord et qu’ensuite on nous emmène travailler ?

Un commerçant d’un certain âge assis derrière eux, leur dit.

LE COMMERÇANT

Mon garçon, qu’est-ce qui vous prend de raconter des salades à cet homme ? Les Allemands vont s’occuper de tout. Chez eux, tout est parfaitement organisé avec une logique à toute épreuve. Dès que leurs chefs seront là, ils nous laisseront tous partir.

LE JEUNE HOMME

Pardonnez-moi, mais vous n’avez pas reçu

un coup de crosse dans les reins ?

Le commerçant ne dit rien.

LE JEUNE HOMME

Vous avez de la chance.

LE COMMERÇANT

Oui, mais ce sont de simples soldats. Ils sont brutaux partout.

LE JEUNE HOMME

Bien sûr, et leurs chefs, c’est Schiller et Goethe.

Lieberman se lève, se dirige vers l’écran et se faufile derrière lui.

Dans la pièce étroite, envahie par toutes sortes de vieilleries, il y a une petite fenêtre protégée par une grille. La fenêtre donne sur une cour. Lieberman pousse le cadre poussiéreux de la fenêtre et se glisse entre deux barreaux.

1. EXT/ LA COUR DERRIÈRE LE CINÉMA/ JOUR

Il n’y a personne dans la petite cour entourée d’immeubles. Il n’y a qu’une petite fille de quatre ans armée d’un seau et d’une pelle. Lieberman essaie d’appeler la petite fille.

LIEBERMAN

Hé, viens ici !

La petite fille regarde Lieberman, mais reste immobile.

LIEBERMAN

N’aie pas peur. Viens ici !

La petite fille reste immobile.

LIEBERMAN

Appelle ta maman ! Appelle ta maman !

La petite fille reste encore quelques instants, puis part en courant vers l’entrée de l’immeuble en criant.

LA PETITE FILLE

Maman, il y a un monsieur qui est idiot.

C’est à cet instant que se produit une explosion d’une violence terrible. Les vitres des immeubles se brisent, de la fumée envahit la cour.

1. EXT/ LA RUE/ L’ENTRÉE DU CINÉMA/ JOUR

Il n’y a personne devant l’entrée du cinéma, plus de garde en faction. Des gens courent dans la rue, bouleversés, effrayés. On entend une deuxième explosion. Deux femmes couvertes de sang et un homme dont le bras a été arraché passent en courant. Trois hommes de la Gestapo sortent du cinéma et se mettent à suivre la foule en courant. Des nuages de fumée envahissent la rue. Des Juifs commencent à sortir du cinéma et à partir en courant dans toutes les directions. On entend un cri terrible, hystérique qui jaillit de l’épicentre de l’explosion.

1. ARCHIVES : EXT/ LE KRÉCHTCHATIK/ JOUR

Une foule se rassemble autour du bâtiment qui est en flammes sur le Kréchtchatik. Des soldats allemands se hâtent de sortir des caisses et des valises. Il y a plusieurs soldats sur le toit. Un soldat passe des boîtes par la fenêtre du grenier. Deux autres prennent les boîtes et les emportent de l’autre côté du toit. On entend la foule parler. Une rumeur se propage dans tous les immeubles avoisinants: « Ce sont des Juifs qui ont mis le feu ». Une nouvelle explosion se produit. La foule sursaute.

Un détachement de soldats allemands court on ne sait dans quelle direction. On entend des cris, des ordres, des gémissements. On voit passer une ambulance militaire. La foule s’échauffe. Il y a beaucoup de badauds. Des enfants courent dans toutes les directions. Un homme retrouve un peu de bon sens et invite ses voisins à sortir leurs affaires des immeubles qui n’ont pas encore sauté. Quelqu’un se rappelle qu’on a déposé des valises et des caisses dans son immeuble. Une autre explosion se produit tout près de l’endroit où se trouve la foule. L’immeuble sur le toit duquel, un instant auparavant, des soldats se déplaçaient est en train de brûler : toit et soldats sont emportés. Les gens se mettent à courir dans tous les sens. La rue est envahie par la fumée.

Des immeubles brûlent sur le Kréchtchatik, des immeubles brûlent dans les rues adjacentes. Des soldats allemands courent dans toutes les directions. Des habitants du quartier courent dans tous les sens. Les flammes se propagent de tous les côtés. Les explosions se succèdent. La fumée recouvre tout le centre de la ville.

1. EXT/ UNE RUE DE LA VILLE/ UNE COUR/ JOUR

Trois adolescents d’une quinzaine d’années et trois soldats allemands d’un régiment de sapeurs courent dans une rue. Ils pénètrent dans une cour, puis aussitôt, dans un appartement situé juste au-dessus du sous-sol. Un instant plus tard, les soldats sortent de l’appartement une grosse valise très lourde. Ils la posent sur le sol et l’ouvrent. Un soldat allemand commence à fouiller la valise. Des voisins se rassemblent autour d’eux.

UN PREMIER VOISIN

Qu’est-ce qu’il y a dedans ?

UN DES ADOLESCENTS

On a trouvé une bombe.

UN DEUXIÈME VOISIN

Les salauds !

1. INT/ L’ENTRÉE DE L’IMMEUBLE/ JOUR

Un des adolescents court vers l’entrée de l’immeuble. Il frappe à une porte. Une femme ouvre la porte.

L’ADOLESCENT

Est-ce que des militaires sont venus vous voir ?

Ils n’auraient pas déposé une valise chez vous ?

LA FEMME

Non, pourquoi ?

L’ADOLESCENT

C’est ce qu’ils ont fait chez moi et il y avait une bombe dedans.

LA FEMME

Oh !

La porte se referme en claquant. On entend la femme crier derrière la porte.

LA FEMME

Vadik, Vadik, tu l’as mise où, la valise ?

1. EXT/ KIEV/ LA COUR D’UN IMMEUBLE DE LOGEMENTS/ JOUR

Il y a des habitants de l’immeuble, des soldats allemands et des sapeurs dans la cour. Un lieutenant est au milieu de la cour, à côté d’un homme en uniforme de sous-officier allemand qui tient un haut-parleur à la main.

L’HOMME AU HAUT-PARLEUR

Des explosifs ont été placés dans l’immeuble.

Vous devez quitter vos appartements. Les habitants de l’immeuble peuvent s’installer avec leurs affaires dans l’école. Des explosifs ont été placés dans l’immeuble. Vous devez quitter vos appartements. Ne prenez que les choses indispensables. Locataires, vous devez quitter vos appartements. Rien que les choses indispensables.

Le quartier va être bouclé.

C’est la panique dans la cour. Les gens courent dans tous les sens. On entend des cris.

1. EXT/ LA VILLE DE KIEV/ NUIT

La nuit, la ville ressemble à un grand feu qui tantôt s’éteint, tantôt repart.

À partir du Dniepr, on voit sur la rive haute du fleuve, les silhouettes des immeubles, celles des églises qu’on n’a pas encore fait sauter. Elles forment des taches noires devant le ciel embrasé, empourpré. De nouvelles explosions se produisent de temps en temps, on voit jaillir les flammes d’un incendie qui se déchaîne avant de s’apaiser et se limiter à un tremblement nerveux. La ville brûle comme Rome dans les temps anciens, mais il n’y a pas de poète capable de s’émerveiller de ce spectacle.

Sur la rive gauche du Dniepr d’où nous observons l’incendie qui éclaire la ville, deux officiers allemands nous tournent le dos.

LE PREMIER OFFICIER

Je ne comprends pas comment ils ont pu faire sauter

toutes ces merveilles.

LE DEUXIÈME OFFICIER

Je n’ai qu’une explication : nous sommes arrivés dans un pays de bêtes sauvages. Ici, les principes et les lois humaines

n’ont pas cours.

LE PREMIER OFFICIER

Heinrich, toute explication nous prive de la possibilité de comprendre. Je ne pense pas que tu aies raison. Mais il y a une chose que je sais précisément : on n’arrivera jamais à vaincre des gens qui peuvent agir de la sorte avec leur peuple et leurs villes.

LE DEUXIÈME OFFICIER

Dis-le demain au général.

LE PREMIER OFFICIER

Est-ce que cela pourrait changer quelque chose ?

Même cet incendie n’arrêtera personne.

1. EXT/ LE PARC DU PREMIER MAI/ JOUR

Le parc du premier mai est situé en plein centre de la ville, sur la rive abrupte du Dniepr. Une allée le traverse de haut en bas. Il y a des gens le long de l’allée, à flanc de coteau, au pied des arbres, sur les bancs, partout où on peut se réfugier. Ce sont les habitants des immeubles incendiés.

Ils montent l’allée, restent assis pour se reposer ou parce qu’ils attendent quelqu’un ou dorment simplement sur leurs affaires. Ils sont pour la plupart en manteau d’hiver : les gens ont mis tout ce qu’ils pouvaient emporter ou avaient le temps d’enfiler. Ils portent des balluchons, des valises, des matelas, des sacs, des oreillers. Quelqu’un a réussi à emporter un lit en fer, un autre a pris une horloge ou un lampadaire, un troisième sa machine à coudre. Il y en a qui ont déjà fabriqué une cabane avec des planches et de la toile cirée, d’autres sont encore en train de la construire en réunissant deux bancs et en étendant sur eux des nappes. Il y a du vacarme et au loin, on voit deux femmes qui se tirent par les cheveux.

De temps en temps, le vent apporte un nuage de fumée qui recouvre tout sur son passage. De la cendre volète avant de tomber sur le sol. On entend craquer et s’effondrer des immeubles qui brûlent.

1. EXT/ KIEV/ LA PLACE PROCHE DU PARC/ JOUR

Le tout début du Kréchtchatik. La place située devant la Philarmonie. Il y a une foule de gens devant le parapet de granit qui entoure la colline où commence le parc. Les gens regardent quelque chose, puis s’écartent et d’autres s’approchent. Nous voyons les dos des gens : femmes, hommes, enfants, personnes âgées. Il y a aussi des soldats allemands en uniforme de la Wehrmacht dans la foule. Les gens sont debout, ils se penchent vers quelque chose, pour la plupart, le visage impassible, tout en retenue. Sur certains visages, on voit une expression de curiosité ou d’inquiétude. Les gens examinent quelque chose en bas, sur le bitume et poursuivent leur chemin quand ils ont regardé assez longtemps. La foule se disperse peu à peu. Et on voit qu’en bas, sur le bitume, il y a quatre corps couchés sur le dos, dans la position où ils se trouvés quand ils sont tombés après avoir été fusillés. L’exécution par le feu a eu lieu il y a très peu de temps. Le peloton d’exécution est déjà reparti, mais les corps ont été laissés à la vue de tous. On voit couler des filets de sang. Des cartes de membres des jeunesses communistes sont posés à côté des corps. Les gens s’approchent, regardent et repartent. Chacun se demande si ce ne serait pas les corps de parents ou d’amis, s’il connaît ces gens, s’il les a déjà rencontrés.

UNE PREMIÈRE VOIX

Qu’est-ce qu’il y a là-bas ?

UNE DEUXIÈME VOIX

Approche-toi, regarde toi-même.

UNE TROISIÈME VOIX

Ils ont sectionné les tuyaux.

UNE QUATRIÈME VOIX

C’est terrible, ils sont si jeunes.

LA DEUXIÈME VOIX

Pas coupé, percé.

LA TROISIÈME VOIX

Vous racontez n’importe quoi.

LA DEUXIÈME VOIX

Regardez vous-même. Ils ont des clous sur les semelles.

UNE CINQUIÈME VOIX

Quoi ? Encore des Juifs ?

LA PREMIÈRE VOIX

Quand ont-ils été fusillés ?

LA QUATRIÈME VOIX

On raconte qu’on a encore pris des Juifs hier,

en flagrant délit, avec des jerricans.

UNE SIXIÈME VOIX

…leur immeuble a aussi explosé. Ils avaient une fille. Et elle a été pulvérisée, elle aussi. Même chose pour la grand-mère du premier étage qui n’a pas pu sortir de chez elle. Elle était grabataire.

On l’a oubliée. Tout a brûlé.

UNE SEPTIÈME VOIX

Quel malheur !

LA DEUXIÈME VOIX

Les Allemands éteignent le feu et eux, ils coupent les tuyaux.

Des bêtes sauvages.

UNE HUITIÈME VOIX

On a construit une cabane à flanc de coteau.

Avec ce qu’on a pu emporter.

Un murmure passe au-dessus de la foule des badauds.

Une femme s’approche. Elle est habillée comme tous les autres, modestement : un foulard sur la tête, une jupe, une veste. Elle s’approche, regarde et glisse lentement sur le côté. Quelqu’un se penche vers elle. On la pousse un peu à l’écart.

LA PREMIÈRE VOIX

Qu’est-ce qui se passe ?

LA DEUXIÈME VOIX

C’est sans doute la mère de l’un d’eux.

LA TROISIÈME VOIX

Elle a réussi son coup avec ce fils-là…

LA SEPTIÈME VOIX

Vous n’avez pas honte ?

LA TROISIÈME VOIX

Honte de quoi ? Ils nous font sauter et nous, on devrait avoir pitié d’eux ? Mes enfants sont morts et les youpins coupent les tuyaux.

LA DEUXIÈME VOIX

Parle moins fort, moins fort ! Qu’est-ce qui te prend ?

D’autres personnes s’approchent par curiosité. Ils regardent, restent quelques instants et s’éloignent.

1. INT/ KIEV/ LE BUREAU DU CHEF DU NKVD/ JOUR

Kiev, 16 rue Lipskaïa. C’était l’antenne régionale du NKVD. C’est là que s’est installé une des subdivisions de la Gestapo. Dans le bureau qui était celui du dirigeant du NKVD pour l’ensemble de la Région de Kiev, se déroule une réunion des représentants des services de e SS (Einsatzgruppe « 4c »), de la Wehrmacht, de l’Abwehr (service de renseignement de l’état-major allemand), de la police et de la Kommandantur.

LE COMMANDANT GERHARD SCHIRMER

(CHEF DU SERVICE DE RENSEIGNEMENT DU 29ème CORPS D’ARMÉE)

Au cours des derniers jours, les incendies ont entraîné la destruction de presque tous les bâtiments de la place sur environ deux kilomètres carrés. Près de cinquante mille personnes n’ont plus de logement et se sont installées dans les rues proches du centre et dans les jardins publics, ce qui complique la mise en application du couvre-feu. Il n’y a pas de réserves de nourriture dans la ville, il y a donc un risque de famine à brève échéance. D’après mes informations, nos voisins, qui mettent en doute notre compétence et la zone de responsabilité de la sixième armée, ont déjà transmis un rapport à l’État-major. Selon ce rapport, le risque d’explosions dans la ville organisées par l’ennemi au moment de battre en retraite était connu à l’avance. Cependant, les mesures qui s’imposaient n’avaient pas été prises.

LE GÉNÉRAL EBERHARD, GOUVERNEUR MILITAIRE DE KIEV

Certaines mesures avaient été prises et un certain nombre de saboteurs avaient été pendus.

LE COMMANDANT GERHARD SCHIRMER

Je pense que si des actions d’importance ne sont pas entreprises, les conclusions de ce rapport pourront être mises en œuvre.

LE GÉNÉRAL EBERHARD, GOUVERNEUR MILITAIRE DE KIEV

Bien entendu, un châtiment exemplaire s’impose pour montrer à ces Ukrainiens la main de fer de l’administration allemande.

L’OBERGRUPPENFÜHRER SS FRIEDRICH JECKELN

Si on fait payer les Ukrainiens pour les explosions, on risque de provoquer chez eux une vague de sentiments anti-allemands. Mais si on accuse les Juifs, tout le monde sera content : Le Führer, Himmler et les Ukrainiens. Il y a suffisamment de Juifs à Kiev pour régler ainsi les problèmes du logement et en partie du ravitaillement. Je prends la liberté de vous assurer que la Wehrmacht accueillera favorablement de telles mesures et qu’elle s’attend à des actions plus radicales de notre part.

LE GÉNÉRAL OTTO RASCH, BRIGADEFÜHRER SS

L’évacuation de toute cette population, or c’est bien de cela qu’il peut s’agir, quand nous parlons de faire payer, exigera de nous des efforts importants et nous mettra face à une mission complexe qui devra être réglée dans des délais fort courts. Le nombre de personnes qui ont besoin d’être évacuées est estimé à près de cinquante mille personnes. Nous avons une proposition pour les pousser à agir.

Le général Otto Rasch prend une feuille dans un dossier et la tend au général Eberhardt. Eberhardt parcourt le papier des yeux.

LE GÉNÉRAL EBERHARD, GOUVERNEUR MILITAIRE DE KIEV

Soit, mais que se passera-t-il si personne ne vient ?

LE GÉNÉRAL OTTO RASCH, BRIGADEFÜHRER SS

Ils viendront. N’ayez même pas de doutes.

LE GÉNÉRAL EBERHARD, GOUVERNEUR MILITAIRE DE KIEV

Mais ce papier n’est pas signé.

LE GÉNÉRAL OTTO RASCH, BRIGADEFÜHRER SS

Ils n’ont pas besoin de signature. Ce n’est pas à la signature qu’ils ajoutent foi, c’est au pouvoir. Et ici, c’est vous qui incarnez le pouvoir. Si, bien entendu, vous ne voulez pas céder cette place à nos compagnons de lutte qui sentent déjà

la chaleur de cette ville légèrement enfumée.

LE GÉNÉRAL EBERHARD, GOUVERNEUR MILITAIRE DE KIEV

Admettons que vous ayez raison. Une telle action exige

une préparation minutieuse. Il est impossible de la lancer

d’une manière spontanée.

LE GÉNÉRAL OTTO RASCH, BRIGADEFÜHRER SS

Évidemment, mais on s’en sortira avec votre aide et en comptant

sur l’effet de surprise. Vous n’avez pas d’autre solution. Considérez que l’ordre de vous limoger est déjà en route

et que le compte à rebours est enclenché.

LE GÉNÉRAL EBERHARD, GOUVERNEUR MILITAIRE DE KIEV

Nous avons les mêmes objectifs, Brigadeführer.

Revenons sur le fond de l’affaire.

LE GÉNÉRAL OTTO RASCH, BRIGADEFÜHRER SS

Pour résoudre ce problème, nous aurons besoin d’un soutien organisationnel et technique et si on prend en compte les délais très brefs qui nous sont imposés, la solution de ce problème ainsi que d’autres est impossible sans le soutien indispensable auquel nous sommes en droit de prétendre.

Tout le monde se tourne vers le chef du Sonderkommando 4a, l’exécuteur.

LE STANDARTENFÜHRER SS PAUL BLOBEL, CHEF DU SK 4A

Comme vous le savez, le commando spécial que j’ai l’honneur de diriger vient d’arriver de Jitomir après avoir mené à bien une opération complexe. Les jours à venir vont exiger des efforts encore plus importants. Pour l’évacuation d’une telle quantité de pièces dans des délais fort courts, c’est-à-dire pas plus de deux jours, trois au maximum, même si on travaille au-delà de ce qui est physiquement possible, l’accomplissement de l’opération nous semble problématique avec un commando de 150 personnes, dont 48 fusiliers qui travaillent à 12, en se relayant toutes les heures et peuvent évacuer au maximum 1000 pièces en une heure. Et si les personnes à évacuer s’avèrent disciplinées et viennent toutes ou bien si nos calculs s’avèrent erronés et elles sont plus nombreuses qu’on ne l’a prévu ? Je vous demande de bien me comprendre et seulement dans l’intérêt de notre cause, je ne souhaiterais pas me lancer dans des opérations dont je ne pourrais pas garantir qu’elles seraient menées à bien. Je préférerais vous demander un peu plus de temps pour la préparation et insister pour que des spécialistes expérimentés viennent renforcer notre détachement.

LE GÉNÉRAL EBERHARD, GOUVERNEUR MILITAIRE DE KIEV

Il y a des moments où les circonstances s’enchaînent de telle façon qu’il nous est nécessaire de concentrer toute notre volonté et de diriger tous nos efforts pour accomplir des actions que l’histoire favorise. Il ne faut pas laisser passer

ce moment historique d’importance.

L’OBERGRUPPENFÜHRER SS FRIEDRICH JECKELN

Vous ne l’ignorez pas, c’est dans ce berceau de la barbarie

que le führer s’apprêtait à assister au défilé de la victoire

et ce qui s’est produit l’a beaucoup affecté. L’instant présent nous permet de relever le défi du moment. Il faut le faire ici et maintenant. Vous et moi avons sommes arrivés à une unité parfaite dans la compréhension des objectifs et des moyens de les atteindre

et nous allons avoir besoin de votre aide pour accomplir

la mission qui nous incombe.

Le brigade führer SS Otto Rasch se tourne vers Eberhard.

LE GÉNÉRAL OTTO RASCH, BRIGADEFÜHRER SS

Nous aurons évidemment besoin de votre soutien

et de votre aide dans bien des domaines.

LE GÉNÉRAL EBERHARD, GOUVERNEUR MILITAIRE DE KIEV

Le soutien d’ordre technique et de tout autre ordre qui sera nécessaire vous sera fourni. Le 45ème et le 303ème bataillons de police seront mis à votre disposition pendant la période où se déroulera l’opération ainsi que des unités et détachements nécessaires pour boucler les rues et quartiers et participer au regroupement des personnes à évacuer. Les bataillons de police connaissent déjà les particularités du travail imposées par le processus d’évacuation et je suis certain qu’ils fourniront à votre unité toute l’aide possible. Mais… c’est quand même vous qui devrez tirer.

1. EXT/ KIEV/ UNE RUE DU QUARTIER KOURÉNIOVKA/ JOUR

Un faubourg de la ville : Kouréniovka. Une rue avec ses palissades, ses maisons sans étage ou à un étage. Il y a beaucoup de monde sur une petite place, à côté d’une canalisation d’eau. Le système d’eau courante ne fonctionne plus et il faut puiser l’eau dehors, directement dans la canalisation. Il y a beaucoup de gens qui viennent de rues éloignées. On fait la queue pour puiser de l’eau. Il faut faire descendre les seaux dans le trou et on les remonte pleins d’eau. Il y a surtout des femmes et des enfants, mais on voit aussi quelques hommes. C’est une foule armée de seaux et de grandes casseroles qui est autour du trou.

À côté, un milicien est en train de coller un avis sur un poteau. Les gens s’approchent pour le lire.

UNE PREMIÈRE GRAND-MÈRE

Tu peux me lire ce qui est écrit ?

Une fillette lit d’une petite voix flutée.

LA FILLETTE

*Tous les youpins de la ville de Kiev et de ses environs doivent se présenter lundi 29 septembre 1941, à 8 heures du matin, à l’angle des rue Melnikov et Dokterivskaïa (à côté des cimetières). Ils doivent avoir sur eux leurs papiers d’identité, l’argent et les objets précieux qu’ils possèdent ainsi que des vêtements chauds, du linge de corps, etc. Tous les youpins qui ne respecteront pas cette consigne et seront trouvés dans un autre lieu seront fusillés. Tous les citoyens qui pénétreront dans un logement abandonné par des youpins et s’empareront de leurs affaires seront fusillés.*

LA PREMIÈRE GRAND-MÈRE

C’est où, la rue Dokterivskaïa ?

UNE DEUXIÈME GRAND-MÈRE

Qu’est-ce que ça peut t’faire ? T’es pas youpine.

LA PREMIÈRE GRAND-MÈRE

Fiston, elle est où, cette rue ?

UNE TROISIÈME GRAND-MÈRE

Qu’est-ce qui va se passer ? Où il faut aller avec ses affaires ?

LE MILICIEN

Calmez-vous, les mémés ! On va évacuer les youpins. Ça se fera d’une manière civilisée. Ils viendront tous et se rassembleront. On les comptera, on les répartira en groupes pour les emmener tous dans différents endroits. Ne vous faites pas de souci, pour ça, les Allemands sont très organisés. On n’oubliera personne.

UNE FEMME JUIVE

On va les emmener où ?

LE MILICIEN

Où, où ? Dans le sud ! D’où ils viennent ? Du sud.

On va donc les ramener là-bas.

LA FEMME JUIVE

Mais pourquoi à côté des cimetières ? Pourquoi pas à la gare ?

LE MILICIEN

La gare a été bombardée. Et l’armée a besoin des voies.

Il y a une bifurcation près des cimetières. Tout est prévu.

Je vous le dis : c’est les Allemands, chez eux,

tout est rangé comme dans une pharmacie.

UNE PREMIÈRE BONNE FEMME

Ces youpins s’en tirent rudement bien ! Ils ont toujours les meilleurs morceaux et nous, on a que dalle !

LA DEUXIÈME GRAND-MÈRE

Ils se débrouillent toujours très bien.

UNE DEUXIÈME BONNE FEMME

Ils nous suçaient le sang sous les tsars, ils ont continué

sous les soviets et maintenant, ils s’entendent avec les Allemands.

UN VIEIL HOMME

J’en ai vu s’affairer autour de la synagogue. Ils réunissaient l’argent pour soudoyer les Allemands. Et nous, on crève de faim.

LA TROISIÈME GRAND-MÈRE

Alors pourquoi deux youpins ont été fusillés hier ? Je les ai vus. Ils baignaient en pleine rue, dans une mare de sang.

LA PREMIÈRE BONNE FEMME

Ils font ça pour détourner l’attention. Ils peuvent pas les voir, mais ils refusent pas de s’en mettre plein les poches. C’est pour qu’on ait pas des idées… Qu’on les dénonce pas…

La bonne femme conclut ses propos par un regard appuyé lancé à une autre qui est à côté d’elle.

LA DEUXIÈME BONNE FEMME

Enlève ton seau ! Qu’est-ce qu’elle a à s’étaler ?

UN HOMME

Où est-ce qu’on les a fusillés ?

LA TROISIÈME GRAND-MÈRE

Rue Vladimirskaïa.

UN HOMME

C’était peut-être des cocos.

LA PREMIÈRE BONNE FEMME

Justement, les cocos, c’est des youpins.

La femme juive saisit le milicien par la manche et le prend à part.

LA FEMME JUIVE

Je vous en prie, j’ai une mère malade, des enfants.

Qu’est-ce qui va nous arriver ?

Le milicien la regarde avec intérêt. C’est un simple paysan et il est flatté de voir qu’une dame de la ville, bien habillée s’adresse à lui et lui demande quelque chose comme si son destin dépendait de sa réponse.

LE MILICIEN

Et ton mari, il est où ?

LA FEMME JUIVE

Je n’en ai pas.

LE MILICIEN

Mais il est où ?

LA FEMME JUIVE

Je n’ai pas de mari, un point, c’est tout.

LE MILICIEN

Si tu n’as pas de mari, il faut que tu te trouves un homme.

Le milicien se met à rire, ravi de son bon mot, comme un enfant. La femme le prend par le bras.

LA FEMME JUIVE

Je vous en prie, il ne s’agit pas de ça. Qu’est-ce qui va nous arriver ? Dites-le moi. À moi seule, si vous le savez, je ne dirai rien à personne… Qu’est-ce qui va nous arriver ? J’ai des enfants, une mère malade. Comment pourrais-je partir ?

La femme a les larmes aux yeux.

LE MILICIEN

Tu habites où ?

LA FEMME JUIVE

25 rue Bélitskaïa.

LE MILICIEN

Toute seule ?

LA FEMME JUIVE

Avec mes enfants et ma mère.

LE MILICIEN

Je viendrai te voir ce soir.

La femme lui lance un regard suppliant. Le milicien esquisse un sourire. Elle n’est pas mal, il n’aurait pas pu rêver d’une femme comme ça.

LE MILICIEN

Je me renseigne et je viens.

LA FEMME JUIVE

Merci.

LE MILICIEN

Pourquoi tu as les mains qui tremblent ?

Tu vas renverser tes seaux.

LA FEMME JUIVE

Merci.

La femme part en titubant légèrement.

1. EXT/ KIEV/ LA COUR D’UN IMMEUBLE/ SOIR

Plusieurs familles juives sont réunies dans la cour, sous un grand tilleul. L’avis à la population qui a été arraché à un poteau passe de main en main. On le lit. On s’imprègne de son contenu. On en discute à voix basse. Quelqu’un s’approche. Quelqu’un s’écarte. On cesse de parler. On lance des regards de tous les côtés. On reprend la discussion.

UNE PREMIÈRE VOIX

On dit qu’on va nous emmener dans le sud.

UNE DEUXIÈME VOIX

Qui dit ça ?

LA PREMIÈRE VOIX

Un milicien.

UNE TROISIÈME VOIX

Et tu crois ces types ignares qui hier encore n’étaient personne ? Comment sait-il, ton milicien, où on va envoyer Izia ?

UNE QUATRIÈME VOIX

C’est ce qu’on lui a dit.

LA DEUXIÈME VOIX

Qui lui a dit ça ?

LA PREMIÈRE VOIX

Ses chefs.

UNE CINQUIÈME VOIX

Justement, puisqu’on parle des chefs. Je ne vois pas de signature sur ce papier. Regardez, personne n’a signé ça.

Qui a donné cet ordre ?

LA PREMIÈRE VOIX

Ce n’est pas la peine de signer. C’est un document imprimé. Qui peut se permettre d’imprimer un truc comme ça aujourd’hui ? On n’a pas de raison de se poser des questions. C’est déjà très clair.

LA DEUXIÈME VOIX

Alors, si tout est très clair, expliquez-moi ce qu’ils vont faire de tout ça. Supposons qu’on décide tous d’y aller demain.

LA PREMIÈRE VOIX

On va tous nous évacuer.

LA TROISIÈME VOIX

Vers où ?

LA PREMIÈRE VOIX

Pour commencer, en Crimée.

LA DEUXIÈME VOIX

Et à quoi on va leur servir en Crimée ? Ils ne s’en sont pas encore emparés, mais ils nous y expédient déjà.

LA PREMIÈRE VOIX

On les a payés pour nous envoyer là-bas… C’est ce qu’on dit.

LA QUATRIÈME VOIX

Izia, tu crois vraiment que quelqu’un va payer pour toi ?

UNE SIXIÈME VOIX

Écoutez, si on essayait d’examiner cette question d’un point de vue scientifique… Il reste pas mal de Juifs à Kiev. Peut-être une cinquantaine de milliers, peut-être même une centaine. Admettons qu’on nous fasse partir en train. Admettons que ce soit vers le sud si les voies ferrées n’ont pas toutes été détruites par les bombardements. Une centaine de personnes peut tenir dans une voiture, en se serrant dans les compartiments et en occupant les couloirs. Il faudrait combien de wagons ? Cinq cents ? Mille ? Où avez-vous vu autant de wagons disponibles dans la période actuelle ? Quelqu’un ferait partir vers la Crimée cinquante trains remplis de Juifs, sur nos voies ferrées défoncées ? Pourquoi faire ? Pour les déverser dans la Mer Noire ? Et si on ne nous emmène pas en train, on partira à pied ? On ira loin ? Vers où ? Vers la Crimée ? Il y en a peut-être qui y seront avant l’arrivée de l’hiver, ceux qui ne seront pas morts de faim en route…

LA PREMIÈRE VOIX

Alors, pourquoi on nous rassemble ?

LA DEUXIÈME VOIX

On va nous lire « Mein Kampf » et nous laisser repartir.

LA TROISIÈME VOIX

Et si on n’y va pas ?

LA SIXIÈME VOIX

Nos charmants voisins viendront nous chercher.

LA PREMIÈRE VOIX

Il ne faut pas être aussi misanthrope.

Eux aussi sont des êtres humains.

LA SIXIÈME VOIX

Tout n’est pas encore fini. Les autres regarderont en silence les soldats nous emmener. Ils auront même peut-être de la sympathie pour nous. Et puis ils vivront dans nos appartements, porteront nos vêtements, utiliseront notre vaisselle en soupirant discrètement.

LA PREMIÈRE VOIX

Arrêtez.

Tout le monde se tait. Le silence se fait plus lourd. L’avis dont personne n’a plus besoin est posé en plein milieu de la table. Un bébé de deux ans assis sur les genoux de sa mère tend le bras vers la feuille de papier, l’attrape et s’apprête à la mâchouiller. La mère retient la main de l’enfant.

LA MAMAN DU PETIT GARÇON

Ne touche pas. C’est caca.

La mère reprend la feuille et l’envoie vers le centre de la table.

LA PREMIÈRE VOIX

Oui, c’est vrai.

1. EXT/ KIEV/ RUES DE LA VILLE/ TOUT DÉBUT DE MATINÉE

Des familles juives quittent leurs immeubles. Des gens dont on distingue à peine les silhouettes dans la semi-obscurité du petit matin, marchent par groupes ou seuls, chargés de balluchons et de sacs, tirant des charrettes ou bien sans bagages.

1. EXT/ KIEV/ LA ROUTE DES CIMETIÈRES/ TOUT DÉBUT DE MATINÉE

On voit à gauche le mur du vieux cimetière orthodoxe, à droite des rangées d’arbres et plus loin le mur d’un autre cimetière, militaire. Un sous-officier et quelques soldats SS sont en faction sur la route. On entend d’abord un bruit de moteurs, puis on voit apparaître quatre camions destinés au transport de soldats. Les camions s’arrêtent. Des soldats sautent pour en descendre. Ils déchargent des caisses de munitions, des tables et des chaises. On décharge des sacs de chlorure de chaux d’un autre camion. Certains portent des caisses, d’autres se dirigent vers un ravin dans lequel ils disparaissent. Un lieutenant SS descend d’une cabine. Un sous-officier s’avance vers lui.

LE SOUS-OFFICIER

De ce côté-ci, le quartier est bouclé. On attend la milice.

Le lieutenant inspire profondément l’air pur et frais du petit matin. Il contemple le ciel étoilé que l’aube n’a pas encore fait disparaître.

LE LIEUTENANT

Il va faire chaud aujourd’hui. Qu’est-ce que c’est, ce bruit ?

LE SOUS-OFFICIER

Quel bruit ?

LE LIEUTENANT

Un bruit sourd. Tu ne l’entends pas ? Ça vient de là-bas.

LE SOUS-OFFICIER

De là-bas ? C’est les Juifs.

LE LIEUTENANT

Comment ça, les Juifs ?

LE SOUS-OFFICIER

Ils sont là depuis cinq heures du matin.

Heureusement qu’on était arrivés plus tôt.

On a eu le temps de placer des cordons de sécurité.

Le lieutenant fait quelques pas et se met à scruter l’obscurité. Au loin, dans l’obscurité d’avant l’aurore, il distingue à peine la masse noire d’une foule de gens qui attend.

1. EXTÉRIEUR/ KIEV/ LA COUR D’UNE ÉCOLE/ TOUT DÉBUT DE MATINÉE

La 3ème compagnie du 9ème bataillon de police est au garde-à-vous. C’est le Standartenführer SS Blobel qui est face à la compagnie. Trois officiers du bataillon sont à ses côtés.

BLOBEL

Notre combat vise leurs représentants et leur vision du monde malfaisante. Le marxisme dans sa totalité et

en particulier dans sa manifestation judéo-bolchevique,

est devenu le pire ennemi de toute la culture européenne.

Et c’est maintenant que la bataille décisive doit être livrée !

Blobel s’interrompt, reprend son souffle et regarde les soldats. Il comprend qu’il doit renforcer son discours.

BLOBEL

Notre tâche est difficile et honorable. L’honneur d’accomplir ce devoir sacré n’a pas été donné à toutes les générations de guerriers de la Grande Allemagne. Nous devons déployer tous les efforts dont notre esprit est capable, toute notre fermeté et toute notre inflexibilité pour accomplir avec honneur la mission que le Führer et notre Patrie nous ont confiée. Soldats, vous devez exécuter aujourd’hui, d’une manière inconditionnelle, tous les ordres que vos supérieurs vous donneront. Dans le cas contraire, nous devrons appliquer les sanctions sévères imposées par la guerre, y compris les plus radicales. Au nom de la Grande Allemagne…

Les soldats du 9ème bataillon de police se pressent devant les camions. Ils commencent à monter dans le premier camion, l’un après l’autre. Les autres attendent derrière eux.

UN PREMIER AGENT DE POLICE

Ces rats aiment qu’on fasse le travail à leur place.

UN DEUXIÈME AGENT DE POLICE

Encore une fois, c’est ceux qui sont mariés qui vont se la couler douce à boucler le quartier.

UN DEUXIÈME AGENT DE POLICE

Ils s’en tirent bien, eux. Ils ont déjà fait des gosses.

Moi, après tout ça, je bande plus.

UN PREMIER SOLDAT

Je crois qu’aujourd’hui, tout le monde va y passer.

UN DEUXIÈME SOLDAT

Et pour les filles, ça sera la confirmation ?

Le soldat donne un coup de coude à son voisin, un gamin au visage grêlé qui n’a que quelques poils au menton. Quelqu’un se met à rire à côté de lui.

LE SERGENT

Vous en avez des conversations…

LE DEUXIÈME SOLDAT

Sergent, il y a déjà quelqu’un qui a pissé dans son froc.

Ça sent la pisse.

Il regarde le gamin roux qui n’a pas encore de moustache. Il rougit. Tous les autres éclatent de rire.

1. EXT/ KIEV/ BABI YAR/ TOUT DÉBUT DE MATINÉE

Plusieurs camions sont arrêtés au bord du ravin. Des soldats de la Wehrmacht en descendent d’un bond. Un officier dirige l’opération de déploiement d’un cordon de sécurité. Les soldats se dispersent sur tout le pourtour du ravin et chacun se place à une distance de vingt ou trente mètres de celui qui le précède. Le soleil qui se lève donne au paysage une teinte pourpre. En bas, dans le ravin, le travail avance. On pose des tables, on apporte des munitions, des sacs de chlorure de chaux. Un officier SS donne des ordres aux soldats.

1. EXT/ KIEV/ UNE RUE/ MATIN

Il y a beaucoup de gens qui marchent dans la rue et ce mouvement ressemble à une manifestation de gens chargés de paquets. Il y a de plus en plus de monde et le flux de la foule se transforme en chaos. Tous ces gens ont des balluchons, des valises, des paniers, des sacs, des caisses, des filets, des poussettes ; il y a toutes sortes de moyens de transport : carrioles, chariots, camionnettes, tout cela reste immobile, puis avance un petit peu avant de s’immobiliser à nouveau et de redémarrer un peu plus tard. Malades, invalides et vieillards impotents sont installés dans les chariots au milieu des balluchons et des valises. Il y a parfois deux ou trois petits enfants dans une poussette prévue pour un seul. Beaucoup de voisins, amis, parents accompagnent ceux qui partent, les aident à porter leurs affaires, soutiennent les malades et parfois les portent carrément sur le dos. Des Juifs hassidiques marchent en chantant des cantiques. Il y a des gens qu’on porte dans des couvertures ou sur le dos.

Des habitants de la ville qui ne sont pas juifs sont massés sur les trottoirs. Ils sont venus voir à quoi ressemble l’exode. Parmi les badauds, il y a aussi des soldats allemands. Ils repèrent les jeunes filles dans la foule et leur font des signes avec les mains.

UN SOLDAT

Kom, kom, Waschen !

Le soldat mime le fait de laver le sol. Son copain est à côté de lui, il rit.

On entend le bruit de la foule en mouvement que des cris transpercent de temps en temps. Parce que quelqu’un cherche ou a reconnu quelqu’un d’autre ou bien chante ou bien parle simplement très fort pour que son voisin l’entende. Les gens parlent de ce qui attend les Juifs quand ils seront arrivés devant les cimetières.

UNE PREMIÈRE VOIX

Il y a une bifurcation sur la voie de chemin de fer.

Il paraît qu’on a amené des trains toute la nuit.

UNE DEUXIÈME VOIX

C’est ça. Et on va t’emmener dans le sud !

UNE TROISIÈME VOIX

On est en pleine guerre.

On va nous envoyer vers une région plus calme.

UNE QUATRIÈME VOIX

Je ne pensais vraiment pas qu’on se verrait ici.

UNE CINQUIÈME VOIX

Et comment va Fira Makovna ?

LA QUATRIÈME VOIX

Toute la famille est partie dès le mois de juillet.

LA CINQUIÈME VOIX

Ils ont de la chance.

LA QUATRIÈME VOIX

On ne sait pas encore clairement qui a de la chance.

UNE SIXIÈME VOIX

Et pourquoi juste les Juifs ?

LA TROISIÈME VOIX

Eh bien parce que c’est une nation proche de la nation allemande ! On a décidé de les évacuer en premier.

UNE SEPTIÈME VOIX

Et alors ? Les Américains les ont payés pour ça.

Ils font donc ce qui est prévu.

UNE HUITIÈME VOIX

Il y a différentes sortes d’Allemands, mais dans l’ensemble, ce sont des gens civilisés et intègres. On est loin de la sauvagerie russe, c’est l’Europe et l’honnêteté de l’Europe.

LA SIXIÈME VOIX

La semaine dernière, des Allemands « honnêtes » se sont emparés de la vache de mon voisin. Ils sont arrivés et l’ont emmenée. Le voisin n’a même pas eu le temps de protester. Et puis, qu’est-ce qu’il aurait dit ? Ils avaient un fusil. S’il avait ouvert la bouche, ils l’auraient éliminé. Et il n’y aurait jamais eu d’enquête.

LA HUITIÈME VOIX

Mais qu’est-ce que vous racontez ? Justement, il y a deux jours, rue Vorovski, des gens se sont installés dans l’appartement d’une famille juive qui avait été évacuée. Des cousins sont allés porter plainte à l’état-major. Eh bien, figurez-vous qu’un officier allemand est venu en personne, a ordonné aux occupants de quitter l’appartement et a salué ces Juifs en souriant et en disant : « Je vous en prie, tout est réglé ». Ça s’est passé avant-hier.

LA SIXIÈME VOIX

Vous pensez qu’on ne touchera pas à nos appartements ?

LA HUITIÈME VOIX

Bien sûr ! Quand les choses se seront tassées,

vous aurez ici votre résidence secondaire.

LA SIXIÈME VOIX

C’est bien ce que je te disais. On reviendra bientôt.

Soudain, deux garçons passent une porte cochère, s’approchent en courant d’une femme et le premier lui arrache sa valise tandis que le deuxième veut s’emparer de son sac à main. La femme tente de résister. Un des garçons la fait tomber par terre et la traîne sur la route en tirant sur les poignées du sac, puis les coupe avec un couteau. La femme se met à pousser des cris, mais tout le monde s’écarte et personne, personne ne lui vient en aide. Pendant ce temps, les garçons disparaissent dans le passage qui mène à une cour. La femme reste assise sur la chaussée et sanglote. Quelqu’un s’approche d’elle. Tous les autres poursuivent leur route en silence, en la contournant.

1. EXT/ CROISEMENT DES RUES POUGATCHOV ET MELNIKOV/ MATIN

Un fossé antichar creusé tout au long de la rue pour la défense de la ville joue maintenant le rôle de barrière naturelle. Des hérissons tchèques et du fil de fer barbelé sont disposés le long du fossé. Pour rejoindre les cimetières, on ne peut passer que par une route étroite, pas plus de trois ou quatre mètres de large, fermée par une barrière. Il y a des miliciens ukrainiens, des soldats de la Wehrmacht et plusieurs officiers devant la barrière. Une foule dense occupe tout l’espace qui s’étend au-delà du fossé : la rue Melnikov et à gauche, la rue Pougatchov. Des Juifs avec leurs bagages, des charrettes et des charretiers qui les amènent. Il y a du bruit, des cris. La foule se presse contre la barrière et les miliciens qui forment un cordon ont du mal à la retenir.

UNE PREMIÈRE VOIX

Arrêtez de pousser !

UNE DEUXIÈME VOIX

Je ne pousse pas, j’étais déjà là à cinq heures du matin.

UN MILICIEN

On se calme, les p’tites dames. Tout le monde passera.

UNE TROISIÈME VOIX

Alors, ne poussez pas !

UNE QUATRIÈME VOIX

On me pousse, alors, je pousse aussi.

UNE CINQUIÈME VOIX

Izia, Izia, où est ton sac à dos ?

UNE SIXIÈME VOIX

Le charretier ne repart pas tant qu’on n’a pas tout déchargé.

UNE SEPTIÈME VOIX

Maman, maman ! je suis là.

La barrière se lève. Les miliciens s’écartent dès que l’ordre leur en est donné.

La foule se précipite vers la route qui mène aux cimetières. À gauche de la route, il y a un long mur de briques, à droite, une bande de terre plantée d’arbres et la route bifurque.

UN MILICIEN

Du calme ! Du calme ! Vous arriverez tous à passer.

Les miliciens laissent passer une partie des gens et referment le passage.

LE MILICIEN

On ne bouge pas ! On ne bouge pas ! Chacun son tour !

Tout le monde arrivera à temps.

Ceux qui ont déjà dépassé la barrière sont accueillis, une trentaine de mètres plus loin, par des soldats allemands accompagnés de miliciens-interprètes. Les soldats sont postés de façon à diviser la foule. Les gens passent entre deux soldats. Les soldats leur ordonnent de déposer leurs bagages.

UN PREMIER MILICIEN

On dépose les bagages ! Ce qui se mange à gauche !

Le reste à droite !

UN DEUXIÈME MILICIEN

Posez vos affaires contre le mur ! Les objets précieux dans les sacs ! Posez vos affaires contre le mur !

Les objets précieux dans les sacs !

Les gens sont déconcertés, ils ne comprennent pas bien ce qui se passe.

UNE PREMIÈRE VOIX

Pourquoi les affaires doivent être à part ?

UNE DEUXIÈME VOIX

Parce que les bagages sont expédiés séparément !

On retrouvera tout quand on sera arrivés.

UNE TROISIÈME VOIX

On retrouvera rien du tout ! il y a un tellement de choses.

UNE QUATRIÈME VOIX

Tout sera partagé équitablement entre tous les voyageurs.

Plus de riches et de pauvres.

LA PREMIÈRE VOIX

Comment ça, partagé ?

LA DEUXIÈME VOIX

Selon la justice ! Pas comme avec ces va-nu-pieds de culs rouges !

LA TROISIÈME VOIX

Laisse ta poche grand-ouverte, tu n’as pas encore assez partagé.

Un milicien s’approche du groupe.

LE MILICIEN

Pourquoi vous n’avancez pas ? Où est la nourriture ?

L’homme montre son balluchon.

LE MILICIEN

Ça, ça va là-bas, là-bas. Alors, vous avez quoi ?

UNE FEMME

Mais pourquoi on doit laisser la nourriture ?

LE MILICIEN

On vous donnera à manger. Ça, ça va là-bas, là-bas.

Allez, on se dépêche !

Les gens qui ont abandonné balluchons et valises sont accueillis par des soldats allemands qui tiennent de grands sacs. Ici aussi, il y a un braillard à côté d’eux.

LE MILICIEN

Vous mettez dans le sac votre argent, vos objets précieux

et vos papiers ! Objets précieux, papiers, argent dans le sac !

On ne laisse pas les gens aller plus loin tant qu’ils n’ont pas tout jeté dans le sac. Ils jettent dans le grand sac le contenu de leurs sacs à main et de leurs poches : cartes d’identité, montres, porte-monnaie, bagues, colliers, porte-cigarettes, tout ce qui a de la valeur à leurs yeux. Une femme est si embarrassée qu’elle essaie de repartir en arrière. Un milicien la frappe aussitôt avec sa matraque. La femme tombe. Le milicien la relève et la renvoie dans la foule.

Les gens qui ont déjà donné tous leurs objets de valeur sont fouillés par des soldats qui n’appliquent pas tous les mêmes méthodes. Il y en a qui fouillent soigneusement, d’autres qui ordonnent de lever les bras, d’autres encore qui tapotent les poches négligemment et laissent passer les gens. Un soldat qui trouve une montre à gousset la glisse dans sa propre poche.

On rassemble un peu plus loin, à côté du mur, les gens qui ont été dépouillés. On les fait asseoir par terre. Certains finissent de manger ce qu’ils avaient emporté et qui, par miracle, n’a pas été confisqué au cours des contrôles.

On ordonne à une partie des gens assis de se lever et de continuer d’avancer.

Des camions stationnent le long du mur. Des miliciens locaux chargent dans les camions les affaires prises aux Juifs.

1. EXT/ LA ROUTE QUI LONGE LE CIMETIÈRE/ JOUR

Des agents de la police allemande et des soldats forment des cordons assez denses des deux côtés de la route. Les gens qui n’ont plus de bagages et pour certains, plus de manteau marchent entre les cordons de policiers et soldats allemands. Ils marchent environ un kilomètre, en silence. L’angoisse se lit sur leurs visages. Certains pleurent sans faire de bruit. Dans l’ensemble, les gens ont l’air méfiants. Ils tentent de déchiffrer quelque chose dans les yeux des soldats qui assurent le cordon de sécurité. Impossible de déchiffrer quoi que ce soit. Ils ont le regard vide.

UNE PREMIÈRE VOIX

Grand-père, où on nous emmène ?

UNE DEUXIÈME VOIX

Nous allons rendre à Dieu un dernier hommage, ma petite.

La route tourne et ils se retrouvent dans un chemin étroit entre deux rangées de soldats.

1. EXT/ LE CHEMIN QUI MÈNE À BABI YAR /JOUR

L’étroit chemin entre deux rangées de soldats. Des miliciens armés de matraques. Certains sont accompagnés par un chien de berger. Les deux rangées de soldats se rapprochent de plus en plus l’une de l’autre. On commence à pousser les gens à marcher plus vite, puis quand ils ont accéléré, on leur donne des coups de matraque. Certains tombent, d’autres courent, d’autres essaient de se protéger avec les mains, d’autres encore continuent de marcher tout droit. On entend des cris, des hurlements.

LES SOLDATS

Schnell ! Schnell ! Schnell !

Les soldats éclatent de rire. Pour eux, c’est une distraction.

Arrivés au bout de l’étroit chemin, les gens débouchent sur un espace où pousse de l’herbe et que des soldats encerclent. L’herbe est couverte de linge de corps, de vêtements, de chaussures. Les miliciens locaux saisissent les gens qui arrivent et arrachent leurs vêtements.

UN PREMIER MILICIEN (en ukrainien)

On se déshabille ! Vite !

UN DEUXIEME MILICIEN

Vite ! Schnell !

UN TROISIÈME MILICIEN (en ukrainien)

On se déshabille ! On se déshabille ! Vite ! Schnell !

Les gens s’agitent comme s’ils étaient devenus fous. Il y en a qui sont roués de coups, d’autres tombent, d’autres se déshabillent en silence, sans bouger ni essayer d’éviter les coups. Ceux qui lambinent sont frappés à coups de pied, de poing américain, de matraque par des agents de police ivres de haine, dans un accès de frénésie sauvage. Beaucoup de gens déshabillés sont déjà en sang. Des hassidiques déjà dévêtus se tiennent à l’écart et chantent un cantique. D’ici, on entend déjà des coups de feu tirés dans le ravin.

Des groupes de douze à quinze personnes sans vêtements se trouvent à l’entrée du tunnel creusé dans le sable, qui mène au ravin. Ils sont accablés et ne disent mot. Quelques-uns à peine pleurent sans faire de bruit. Un soldat SS est debout à côté du premier groupe. Le soldat compte et note quelque chose dans un carnet. Il compte séparément les adultes et les enfants et note tout dans son carnet.

Un soldat SS sort du tunnel. Le comptable lui confie le groupe de douze personnes. Le soldat propose aux gens nus d’avancer et se place à l’arrière du groupe pour l’escorter. Un nouveau groupe occupe aussitôt la place laissée libre par ceux qui sont partis.

1. EXT/ UN CHEMIN À CÔTÉ DU RAVIN/ BABI YAR/ JOUR

Deux paysannes ukrainiennes qui habitent tout près, plus très jeunes, mais pas encore franchement vieilles, marchent sur le chemin. Elles ont entendu des détonations qui deviennent de plus en plus fortes au fur et à mesure qu’elles avancent. La première qui est la plus audacieuse, s’approche du bord du ravin. Elle se tourne vers l’endroit d’où viennent les coups de feu, puis s’adresse à sa compagne.

LA PREMIÈRE PAYSANNE

Viens. N’aie pas peur.

LA DEUXIÈME PAYSANNE

Qu’est-ce que c’est ?

LA PREMIÈRE PAYSANNE

On tire sur de youpins.

LA DEUXIÈME PAYSANNE

Quelle horreur !

La deuxième paysanne rejoint la première et elles observent ensemble ce qui se passe dans le ravin.

LA PREMIÈRE PAYSANNE

Pourquoi ? C’est normal. Ils nous ont tellement sucé le sang.

Mon père, ils l’ont tué.

LA DEUXIÈME PAYSANNE

Ceux qui l’ont tué, ils se sont tirés.

LA PREMIÈRE PAYSANNE

Et alors ? Il faut pas qu’il reste la moindre trace

de leur nid de youpins d’où ils sont tous sortis.

Qui va me rendre mes enfants ? Mes gosses, mes petits.

Au loin, on aperçoit une fosse remplie de corps nus dans le fond du ravin et à côté, des soldats SS armés de fusils. Derrière eux, il y a des tables, des chaises et des caisses. Plusieurs soldats sont en train de recharger leur arme. Penché sur une autre table, un soldat fait du café. Il y a aussi des bouteilles de schnaps et des verres sur la table. Trois officiers se tiennent un peu à l’écart et observent l’exécution. Un nouveau groupe de Juifs est amené par un soldat qui les force à s’allonger sur les corps, au fond du ravin. Une fois qu’ils sont tous en place, le soldat sort de la fosse. Deux tireurs s’approchent du bord de la fosse. Dès que l’ordre est donné, les fusiliers se mettent à tirer et à descendre jusqu’au milieu de la fosse.

Une femme quitte soudain le groupe qu’on menait vers le fond du ravin et se met à courir vers la droite, suivie par un garçon d’une dizaine d’années. La femme court et crie comme une démente. Le garçon la suit en courant et crie : « Maman ! Maman ! » Les fusiliers interrompent leur travail et se tournent vers les fugitifs. Un officier vise et tire. La femme tombe.

Une voix résonne dans le dos des paysannes.

LA VOIX

Halt ! Komm zu mir !

Les paysannes se retournent et voient un soldat allemand qui se trouve à une dizaine de mètres d’elles.

LE SOLDAT

Komm, komm.

Les paysannes s’approchent du soldat allemand. Du bout de sa mitraillette, il leur indique dans quelle direction marcher.

LA PREMIÈRE PAYSANNE

Laisse-nous partir, mon petit. On voulait juste regarder.

Elles sont tombées sur un Allemand à cheval sur les principes. Il les pousse avec insistance en appuyant dans leur dos le canon de son arme.

1. EXT/ UN HANGAR PRÈS DE BABI YAR/ JOUR

Le soldat allemand et les deux paysannes marchent sur le chemin et s’approchent d’un hangar. Trois jeunes filles, une vieille femme et un homme sont assis devant le hangar. Plusieurs soldats les surveillent. Deux lieutenants, un de la Wehrmacht et un SS sont à côté d’eux. Le soldat amène les paysannes.

LE SOLDAT

Mon lieutenant, elles étaient debout au bord du ravin.

Le lieutenant de la Wehrmacht autorise le soldat à s’en aller. Puis il s’adresse au lieutenant SS.

LE LIEUTENANT DE LA WEHRMACHT

Qu’est-ce qu’on va faire d’elles ?

LE LIEUTENANT SS

Les regrouper et les fusiller.

LE LIEUTENANT DE LA WEHRMACHT

Mais ce sont des Ukrainiennes !

LE LIEUTENANT SS

Vous voulez qu’elles se mettent à raconter ce qu’elles ont vu et que demain, il n’y ait pas un seul Juif qui vienne ici ?

Franchement, je n’arrive pas à voir la différence entre eux.

Allez-y, Mon Lieutenant.

Le lieutenant de la Wehrmacht indique d’un geste de la main à ses hommes d’ordonner de se lever au groupe de gens qui ne comprennent pas bien ce qui se passe et de les emmener vers le ravin. Les paysannes restent debout à l’écart comme si tout cela ne les concernait pas.

LA DEUXIÈME PAYSANNE

Et qu’est-ce qu’on fait maintenant ?

LA PREMIÈRE PAYSANNE

Rien du tout. Ils vont contrôler nos papiers

et nous laisser repartir.

Le lieutenant SS remarque que les paysannes ne sont pas parties avec les autres. Il s’approche de l’une d’elles, la saisit violemment par le bras et la pousse brutalement dans la direction du groupe qui s’éloigne. Puis il pousse la deuxième de la même façon.

LE LIEUTENANT SS

Kommt, kommt, ukrainische Frauen.

1. INT/ UNE CHAMBREE D’UN DORTOIR DE SOLDATS/ NUIT

Une chambrée dans un dortoir où sont cantonnés les soldats allemands du 303ème bataillon de police. La journée a été dure pour les soldats. Ils ont fusillé des Juifs du matin jusqu’au soir, à Babi Yar. Maintenant, les soldats dorment. Il y a trois lits dans cette chambre : deux contre un mur, le troisième contre le mur d’en face. Il y a aussi une table et des chaises sur lesquelles sont posés des uniformes soigneusement pliés. On entend des hommes parler en dormant et d’autres ronfler dans la chambre voisine. C’est le sommeil paisible des militaires.

Un soldat se réveille et s’assied sur son lit. Il reste assis à regarder devant soi. Il se lève brusquement, s’approche de la chaise posée à côté de son lit. Il tâtonne longuement dans l’obscurité et fait tinter son ceinturon. Il finit par trouver son pistolet et met le doigt sur la gâchette. Il s’approche du lit qui est en face de lui où dort un soldat. Il reste un instant debout au-dessus de son compagnon d’armes, lève la main qui tient le pistolet et tire. Puis il s’approche du troisième lit. Le soldat qui y dort a entendu quelque chose et s’est retourné dans son sommeil. Il lève à nouveau son pistolet et tire. Il revient vers son lit, se couche, approche le pistolet de sa tête et tire.

On entend un bruit de pas. Trois ou quatre personnes courent dans le couloir. La porte s’ouvre et la lumière s’engouffre dans la chambre. Les trois hommes abattus dorment désormais pour l’éternité.

Un soldat et un sous-officier entrent en trombe dans la chambre. Deux autres soldats restent dans le couloir, devant la porte. Ils éclairent la pièce avec leurs lampes de poche. Le sous-officier et le soldat s’approchent du premier lit, du deuxième et du troisième.

LE PREMIER SOLDAT

Il s’est tiré une balle dans la tête.

LE SOUS-OFFICIER

Le connard !

LE DEUXIÈME SOLDAT

Oh, mon Dieu !

LE TROISIÈME SOLDAT

Une merde.

LE SOUS-OFFICIER

Pas un mot de tout ça à qui que ce soit.

Toi, tu vas chercher le docteur. Toi, tu vas trouver le capitaine. Et toi, tu montes la garde devant la porte.

Les soldats partent en courant exécuter les ordres.

Le sous-officier s’approche de la fenêtre, l’ouvre et se met à vomir.

1. INT/ L’ENTRÉE D’UNE MAISON / QUARTIER DU PODOL/ JOUR

Un groupe monte au premier étage par l’escalier. C’est un garçon d’une dizaine d’années qui est en tête. Il est suivi par un gars de petite taille et par un homme chauve et costaud armé d’un fouet. Derrière eux, il y a une jeune fille, une grosse femme au visage grossier, un garçon qui tient un fusil de bois et deux fillettes qui ont une corde à sauter. Le garçon montre deux portes.

LE GARÇON

Ici et ici.

Le gars frappe à la porte. Le garçon dessine une croix sur la porte.

LE GARS

Bravo !

Une jeune fille qui a deux nattes ouvre la porte.

LE GARS

Il y a des Juifs ici ?

LA JEUNE FILLE

Des Juifs ? Non.

LE GARS

Je vois.

Il écarte la jeune fille de la main et tout le comité entre dans l’appartement. Il y a des portes dans le couloir, du côté droit et du côté gauche. Ils ouvrent les portes, entrent dans les pièces, ouvrent les armoires. Le plus actif est le chauve armé d’un fouet.

LE CHAUVE

Où est-ce que tu caches des Juifs, ma poulette ?

LA JEUNE FILLE

Je ne cache personne.

LE CHAUVE

Ne me raconte pas de bobards.

Si j’en trouve, j’te donne des coups de fouet.

Les femmes se mettent à glousser.

UNE DES FEMMES

Vitiok, fous-lui une fessée. Elle se prend pour qui, celle-là ?

Une étudiante !

Un grand-père sort de sa chambre.

LE CHAUVE

Grand-père, y a des youpins ici ?

LE GRAND-PÈRE

Qui tu es et qu’est-ce que tu fais chez moi, toi ?

LE CHAUVE

On représente la population, Grand-père. On est le Com-Anti-Youp,

le Comité Anti Youpins. Ça te dit quelque chose ?

LE GRAND-PÈRE

Sors d’ici !

Les femmes et les gamins fouillent chambres, débarras et commodes sans prêter la moindre attention aux locataires de l’appartement.

LA FEMME

Y a personne.

LE CHAUVE

Tu serais moins décrépit, j’te casserais la gueule.

Mais là, j’te fous la paix, grand-père.

Ils quittent l’appartement. Le grand-père crache de dégoût en les voyant partir. Ils se dirigent vers le deuxième appartement. Le chauve donne un coup de pied dans la porte. Elle cède et le petit groupe se précipite à l’intérieur.

1. INT/ L’APPARTEMENT D’UNE VIEILLE / QUARTIER DU PODOL/ JOUR

C’est un petit appartement : un couloir, un salon et une chambre communicante avec lui. Une vieille femme juive est assise sur son lit. Elle porte une chemise de nuit et une liseuse tricotée. À côté du lit, Il y a une petite table de nuit. On y voit une tasse, des cachets et des fioles de médicaments.

Le groupe fait irruption dans le salon et s’arrête dans l’embrasure de la porte qui donne dans la chambre de la vieille femme. Le chauve s’approche d’elle.

LE CHAUVE

En voilà une ! Tu te caches, sale chienne !

La vieille femme assise sur son lit, les bras croisés, n’accorde pas un regard aux gens qui viennent d’entrer chez elle.

LE CHAUVE

File-nous ton fric ! Où tu le planques ?

Le chauve jette un regard circulaire à la chambre pauvrement meublée. La vieille femme ne bouge pas. Le chauve la frappe de son fouet une fois, puis une seconde. La femme tend un bras en avant pour se protéger.

LE CHAUVE

T’aimes pas ça, file-nous ton fric !

D’une main tremblante, la vieille femme prend sous son oreiller un mouchoir noué qui contient quelque chose et le tend au chauve.

LE CHAUVE

T’aurais pu l’faire plus tôt. Viens, vieille peau ! Le peuple t’attend. Le peuple a une question à te poser.

La vieille femme reste assise et hoche légèrement la tête.

LA JEUNE FILLE

Elle est malade, elle ne peut pas marcher.

LE CHAUVE

T’as qu’à la porter.

LA JEUNE FILLE

Non.

La jeune fille a prononcé ce mot d’une voix ferme. Le chauve jette un regard au petit gars.

LE CHAUVE

Alors, prends-la, toi.

Le gars s’approche de la vieille femme. Il la mesure des yeux, puis cherche parmi ses comparses quelqu’un qui pourrait l’aider.

LE GARS

Ania, viens m’aider. On va la porter dans sa couverture.

Les bandits – hommes, femmes, voisins de palier, gens qui se trouvent là par hasard, enfants – regardent les deux jeunes qui enveloppent la vieille femme dans une couverture. Ils ont l’air indifférent. Seuls les enfants manifestent de la curiosité.

1. EXT/ UNE COUR/ QUARTIER DU PODOL/ JOUR

Il y a au milieu de la cour, une charrette où sont installés de vieux Juifs. Des enfants courent autour de la charrette. Ils lancent de temps en temps aux vieux Juifs des cailloux et des poignées de sable. Un Juif descend timidement de la charrette après s’être débarrassé de cordes. C’est un homme encore jeune qui a des traces de coups sur le visage. Il reste debout à côté de la charrette et regarde de tous côtés, indécis. Il a du mal à se décider. Il est terrifié. On devine des visages indifférents derrière les fenêtres fermées, à différents étages. Le grand-père ouvre sa fenêtre et se penche.

LE GRAND-PÈRE

Qu’est-ce que tu fous ? File !

Les enfants se mettent à hurler.

LES ENFANTS

Le youpin est descendu ! Le youpin est descendu !

Ils courent toujours autour de la charrette, continuent de lancer des petits cailloux, mais n’osent pas approcher.

LE GRAND-PÈRE

File pendant qu’ils sont en train de piller tout l’immeuble !

Tu sais bien qu’ils vont te tuer.

Cette dernière phrase secoue l’homme. Il part en marchant, puis se met à courir et disparaît loin de la cour. Quelques enfants courent vers l’entrée de l’immeuble, d’autres partent à la poursuite du Juif.

LES ENFANTS

Le Juif s’est tiré ! Le Juif s’est tiré !

1. EXT/ UNE RUE, UN SQUARE/ QUARTIER DU PODOL/ JOUR

Une foule de gens poursuit deux Juifs, un homme et une femme d’une cinquantaine d’années qui se dirigent vers un square. Ils marchent lentement et quelqu’un dans la foule leur donne des coups dans le dos pour les faire aller plus vite. Des enfants qui courent autour de la foule jettent aux deux Juifs des cailloux et des poignées de sable, en visant leurs yeux. La femme porte un balluchon qu’elle serre contre sa poitrine.

UNE PREMIÈRE VOIX

Dieu soit loué, on va être débarrassés des youpins.

UNE DEUXIÈME VOIX

L’air est plus pur, ça pue moins l’ail !

UNE TROISIÈME VOIX

Les autorités ont dit : évacuation. Va pour l’évacuation !

UNE QUATRIÈME VOIX

Ils se croient malins, ces salauds… Ils se cachent.

UNE CINQUIÈME VOIX

Oh, Seigneur…

Il y a beaucoup de monde dans la rue et le square. Plusieurs hommes armés de pelles courent dans la rue qui donne sur le square. Un type accompagné d’un garçon d’une dizaine d’années a un seau rempli de vin à la main. Il s’arrête, soulève le seau et boit une gorgée de vin. Il tend le seau à son fils.

LE TYPE AU SEAU

Ramène-le à la maison, prends ma pelle et rapplique !

Ne renverse pas le vin ! Va-s-y, fonce !

Le type se dirige vers le cortège.

C’est à ce moment qu’une femme sort de la foule, s’arrête devant la femme juive et la gifle. La victime met la main devant le visage pour se protéger.

Le type rejoint le cortège.

LE TYPE

C’est pas comme ça qui faut taper !

Il frappe la femme au visage avec une telle violence qu’elle tombe par terre. Il frappe aussi l’homme qui tombe à son tour.

La foule se met à siffler, à pousser des hurlements tout en encerclant l’homme et la femme. Il y a tellement de gens désireux d’être aux premières loges qui se précipitent vers le milieu de la foule qu’on a du mal à comprendre ce qui se passe. Quand la foule se fait moins dense, s’écarte un peu, les deux Juifs sont toujours allongés sur le sol. La femme serre toujours son balluchon. Le type le lui arrache des mains et dénoue le tissu. Il trouve un sachet de biscottes, des pommes de terre cuites à l’eau, des tranches de lard gras, quelques oignons et des pirojkis.

LE TYPE

Qui veut des biscottes de youpins ? Servez-vous !

Les gens se mettent à prendre les biscottes, les pommes de terre et le lard gras.

LE TYPE

Sales youpins !

Vous vous êtes goinfrés avec notre lard gras ukrainien !

Il lance vers la foule les restes de nourriture, se tourne vers les deux corps et donne des coups de pied à celui qui est le plus proche.

LE TYPE

Lève-toi ! On va te juger ! Un tribunal populaire !

La foule force l’homme et la femme à se lever et les pousse vers le square en les soutenant. Un gars armé d’une pelle rejoint la foule en courant. Il s’approche des victimes, lève le bras. La foule se referme sur lui et dissimule ce qui se passe ensuite.

Quand la foule se disperse, on est déjà en train de traîner les corps des deux Juifs par les pieds. Les enfants continuent de jeter des poignées de sable en visant toujours les yeux ou la bouche des victimes expiatoires.

Un trou a été creusé dans le square. Il y a un feu qui brûle à côté du trou et les enfants sautillent autour de lui, déchainés.

Un vieil homme, une vieille femme et une fillette dans les quatorze ans sont assis sur un banc. Plusieurs hommes et femmes les surveillent. Une charrette s’approche du square, elle amène trois autres vieilles femmes juives.

On les fait descendre de la charrette et on les jette dans le trou. Des hommes et des femmes leur arrachent leurs vêtements. Les enfants lancent les vêtements dans le feu et dansent autour de lui en poussant des cris.

LES ENFANTS

La vermine, berk ! La vermine, berk !

On saisit par les bras la vieille femme assise sur le banc et on la traîne vers le trou tout en la déshabillant.

La fillette profite de l’agitation pour s’enfuir. Les enfants se lancent à sa poursuite en hurlant, bientôt suivis par des hommes et des femmes. La fillette tente de leur échapper et remarque soudain dans la foule une femme dont le visage ne trahit pas de haine. La fillette se précipite vers la femme, la serre fort dans les bras et cache la tête dans sa jupe. La femme reste immobile comme pétrifiée, les bras levés. La foule arrache la fillette à la femme et la porte jusqu’au trou.

Un gamin pointe le doigt vers une jeune femme dans la foule.

LE GAMIN

Elle aussi est juive.

La foule fonce sur la jeune femme. La femme, terrorisée, prend ses jambes à son cou et crie.

LA JEUNE FEMME

Je ne suis pas juive ! Je ne suis pas juive !

Quelqu’un lui fait un croche-pied. La jeune femme tombe. On lui arrache aussitôt sa robe, on la soulève au-dessus des têtes et on la porte vers le trou, à moitié nue. La femme se tortille et crie de toutes ses forces.

LA JEUNE FEMME

Lâchez-moi ! Je ne suis pas juive !

La foule scande en la portant.

LA FOULE

Mort aux youpins ! Mort aux youpins ! Mort aux youpins !

Pendant ce temps-là, on jette déjà du sable et des pierres dans le trou.

On entend des cris, un vacarme, des hurlements. Les gens crient dans un moment d’excitation hystérique, comme pendant les courses de chevaux.

Plusieurs soldats allemands et un officier observent la scène à une certaine distance. Ils échangent quelques mots et montrent du doigt ce qu’ils voient en riant.

1. EXT/ LA COUR INTÉRIEURE D’UN IMMEUBLE / JOUR

La cour intérieure d’un immeuble de logements. La cour est entourée par un mur de l’immeuble et des dépendances. Un escalier mène d’un appartement du premier étage de l’immeuble à la cour. Il y a aussi un passage vers la rue, entre deux hangars. Dans la cour, il y a un banc, une table, un tonneau rempli d’eau, une caisse pleine de sable et deux pommiers.

Une femme aux cheveux bruns, grande, svelte, belle fait les cent pas dans la cour, comme des détenus pendant la promenade, dans la cour d’une prison : d’un mur à l’autre et ainsi de suite. Elle perçoit quelque chose et se retourne. Le concierge est debout dans le passage qui mène à la rue. Le concierge regarde la femme, fait demi-tour et s’en va.

1. INT/ LE PALIER, LE COULOIR DE L’APPARTEMENT/ JOUR

Le concierge monte l’escalier et arrive devant la porte de l’appartement du premier étage. Il frappe d’abord timidement, puis avec insistance. Un homme à la barbe grisonnante et aux longs cheveux, vêtu d’une blouse à la Tolstoï et d’un pantalon de toile, ouvre la porte.

L’HOMME

Nikolaï ?

LE CONCIERGE

Bonjour, mon Père. Est-ce que je peux entrer ?

Le prêtre s’écarte pour laisser passer le concierge. Le concierge entre. Il hésite un instant car il se demande par quoi commencer. La conversation se déroule dans le couloir.

LE CONCIERGE

Votre parente qui est dans la cour…

LE PRÊTRE

Ékatérina Alexéïevna est ma cousine. Je t’en ai parlé, Nikolaï.

Elle est venue passer quelques jours.

LE CONCIERGE

Elle n’est pas votre cousine, mon Père.

Le prêtre regarde le concierge avec attention, il attend la suite.

LE CONCIERGE

Elle est juive.

LE PRÊTRE

Tu te trompes, Nikolaï.

LE CONCIERGE

Mon Père, vous savez tout le bien que vous m’avez fait. Je ne dirai rien à personne, mais elle ne doit pas rester ici. Je suis obligé de vous le dire. J’ai des ordres. On me tuera. On vous tuera. Tout le monde sera tué. Ça leur est égal. Moi, j’ai des enfants. Je ne peux pas, mon Père. Comprenez-moi. Elle ne doit pas rester ici. Si vous ne la…, je devrai déclarer sa présence. Ne me forcez pas à commettre un péché, je vous en supplie.

Les yeux du concierge sont baignés de larmes. Un silence s’installe. Le prêtre ne dit rien et le concierge ne s’en va pas. Il attend une réponse.

On frappe à la porte. Le prêtre ouvre la porte. Deux familles juives, une douzaine de personnes, enfants et adultes, sont sur le palier. Le prêtre s’écarte et laisse entrer tout le monde. Les deux familles entrent dans une pièce en passant devant le prêtre et le concierge. Le concierge Nikolaï regarde fixement le prêtre, puis quitte l’appartement. Le prêtre ferme la porte et se dirige vers la pièce où sont entrées les deux familles.

1. INT/ L’APPARTEMENT DU PRÊTRE/ UNE PIÈCE/ JOUR

Ils sont tous debout, serrés les uns contre les autres devant la porte.

LE PRÊTRE

Je vous en prie, installez-vous.

Les femmes jeunes et vieilles s’assoient, les hommes restent debout. Le silence s’installe. Le doyen du groupe l’interrompt.

LE DOYEN

Si on n’avait pas quitté notre maison, on nous aurait tués.

Le prêtre hoche la tête.

LE PRÊTRE

C’était le concierge. Ékatérina Alexéïevna Zaslavskaïa est mon invitée. Il est venu me dire qu’elle ne doit pas rester ici.

LE DOYEN

On n’a nulle part où aller. À part là-bas, dans la fosse.

LE PRÊTRE

Mais qu’est-ce que je peux faire ?

Le prêtre les regarde, désemparé. Puis il se reprend.

LE DOYEN

Vous savez quoi, on va prendre un petit thé. Maroussia !

Le prêtre sort de la pièce.

1. EXT/ UNE RUE DE LA VILLE/ DÉBUT DE SOIRÉE

Quatorze personnes marchent dans une rue calme au crépuscule. En tête, le prêtre en soutane brandit une croix ; il est suivi par les deux familles juives et Ékatérina Alexéïevna. Ils marchent assez vite. Par chance, il n’y a personne dans la rue. Ils s’approchent d’une église. Le prêtre ouvre une porte latérale, fait passer ses compagnons et entre en dernier dans l’église.

1. INT/ L’ÉGLISE/ SOIR

Il fait noir dans l’église. Ils allument des cierges.

L’intérieur de l’église est à moitié en ruines. Elle a été abandonnée après la révolution. Puis on l’a utilisée comme entrepôt. Les fresques n’ont pas été entièrement conservées, loin de là. Il y a des vieux meubles, des sacs, des grandes feuilles de papier cartonné couvertes de slogans, plusieurs bustes de dirigeants communistes, un ficus chétif et beaucoup de détritus. En réalité, il n’y a pas tant d’objets incongrus dans une église. On voit que la remise en état de l’église a commencé.

LE PRÊTRE

Je vous en prie, installez-vous.

On trouvera une solution demain.

Le prêtre s’avance et propose à ses compagnons de s’installer sur l’espace surélevé en bois, devant l’autel.

LE PRÊTRE

Je vais vous enfermer. On ne sait jamais. Il y a des cierges ici, mais soyez prudents, je vous en prie. Il vaut mieux ne pas en allumer près de la porte. On pourrait voir qu’il y a de la lumière. Pour vos besoins, c’est par là. Je reviendrai demain matin.

On trouvera bien une solution.

Le prêtre sort et referme la porte à clé.

1. EXT/ BABI YAR/ JOUR

Des miliciens jettent du sable dans le ravin à l’endroit où le massacre a eu lieu. Les corps sont déjà couverts d’une couche de sable assez épaisse pour qu’on ne les voie plus et qu’on puisse marcher sans craindre de glisser sur une surface inégale. Quelque part, au fond du ravin, dans un des embranchements, on entend encore des coups de feu. Il y a toujours un cordon de policiers armés au bord du ravin. Deux femmes sont en train de parler tranquillement avec un soldat allemand. En bas, les policiers trient un tas de vêtements. Quelqu’un porte une civière chargée de sable. Il faut encore du sable pour tasser la terre.

À côté du cimetière, tout près de la descente vers le ravin, le sol est entièrement couvert de vêtements. Des soldats allemands et des miliciens ukrainiens fouillent dans ces affaires. Un peu plus loin, on trie les vêtements déjà sélectionnés. Des camions stationnent à côté. On y charge les vêtements rassemblés et attachés ensemble pour former des ballots. Des soldats assis à une table comptent l’argent, beaucoup de billets de banque soviétiques. Ils les lissent et en font des liasses avec beaucoup de soin. Ils inscrivent les sommes dans un livre de comptes. Tout le monde est occupé à ces travaux minutieux.